DIXIÈME ANNÉE. — N° 231 15 AOUT 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

*L'Assemblée Générale des actionnaires de l'*ECHO DU MERVEILLEUX *n'ayant pu avoir lieu le 3 août, par suite du deuil cruel qui a frappé ce ce jour-là notre Directeur, les actionnaires sont convoqués de nouveau pour le mardi 28 août, à deux heures, au siège social, 28, rue Bergère.*

# LES IMAGES SUR LES YEUX

Nous avons, dans notre précédent numéro, signalé le cas d'une fillette de pêcheurs, Marie Le Guen, âgée de quatre ans, dont l'un des yeux, le gauche, porte, gravé dans la cornée, un peu plus bas que la pupille, dans le sens horizontal, le nombre 22,4.

L'enfant a, paraît-il, été conduite à Paris, où des savants auraient manifesté le désir de l'examiner. Si cet examen est l'objet d'un rapport à une Société quelconque ou à l'Académie de médecine, nous ne manquerons pas d'en faire connaître les conclusions à nos lecteurs.

Mais, dès maintenant, il n'est pas inutile de rappeler que le phénomène que présente Marie Le Guen n'est pas unique. Il n'est même pas aussi rare qu'il en a l'air.

Le temps nous manque pour faire les recherches nécessaires et découvrir les nombreux cas analogues. Nous pouvons cependant en citer quelques-uns.

On trouve, par exemple, dans le *Nouveau Journal de Paris*, à la date du 14 janvier 1828, un article où le docteur Descourtils parle d'une petite fille dans les yeux de laquelle on pouvait lire, en traits blancs, sur la prunelle : *Napoléon Empereur.* C'est au moins aussi étrange que le chiffre 22,4 inscrit sur la prunelle gauche de Marie Le Guen.

L'authenticité du fait ne peut être mise en doute. Il a été constaté par un homme dont on suspecterait difficilement la science et la bonne foi, le docteur Potain, au cours d'un voyage qu'il fit en Irlande en 1831.

La *Chronique médicale*, du docteur Cabanès, a reproduit, il y a quelques années, l'observation que le célèbre médecin communiquait à ce sujet à son confrère le docteur Larrey :

La petite Joséphine, âgée de six ans, disait le Dr Potain, porte dans ses yeux et circulairement autour de l'iris, dessinés, comme l'exergue d'une monnaie française, ces mots : *Napoléon Empereur*, parfaitement séparés l'un de l'autre.

L'iris a, comme on sait, l'extérieur peint diversement; il varie selon les sujets; il est ici d'une teinte bleu azuré, parfaitement uniforme dans toutes ses parties; et c'est sur sa surface que les caractères, formant les exergues dont nous venons de parler, dessinent des lettres blanches et d'un brillant qui leur donne beaucoup de ressemblance avec l'émail.

L'uniformité exacte dans leur grandeur, la séparation respective des mots et des lettres, enfin, leur disposition particulière, sembleraient indiquer et tendraient à faire croire que les lois de la nature qui ne se soumettent pas plus à celles de la physique qu'aux règles conventionnelles, ont voulu, en faisant un effort sur elles-mêmes, s'assujettir, par une sorte de disposition bizarre, à imiter l'art autant qu'elles ont pu le faire.

Un autre cas du même genre a été signalé dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 mars 1903. Nous l'avions découvert dans le *Moniteur* (réimpression, tome XIV, p. 205), où les curieux peuvent se reporter.

Il s'agissait d'un enfant qui portait, comme imprimée, sur la rétine, l'image d'un cadran parfait.

On pourrait, certainement, en compulsant les ouvrages spéciaux, trouver bien d'autres constatations similaires.

Ce qu'on ne trouverait pas, par exemple, c'est l'explication du phénomène.

Mais peut-être mettrait-on les savants sur la voie en leur signalant les curieuses observations faites à Tilly.

Tous ceux qui ont suivi les événements de Tilly savent que, pendant quelques mois, de nombreux témoins purent observer, sur l'œil des voyantes, des images comme en relief qui étaient la représentation exacte des visions de ces voyantes.

J'ai recueilli jadis un grand nombre d'attestations.

Je demande la permission de rappeler, entre cent, celle de M. Lance-Briand, ancien pharmacien, docteur en médecine :

J'ai toujours été, dit-il, un peu sceptique au sujet des miracles, et, sans être un *monstre* d'incrédulité, j'ai toujours essayé d'expliquer, en m'appuyant sur les lois de la nature et sur la raison, les faits, dits surnaturels, qui m'étaient affirmés par des personnes dont je ne pouvais nier la bonne foi et l'intelligence.

Arrivé à Tilly le 7, je suis monté avec d'autres personnes au Champ où j'ai vu les extases de Louise Polinière et de Marie Martel. Elles me firent une certaine impression parce qu'elles n'étaient pas semblables à celles que j'avais pu étudier dans certains cas pathologiques. Cependant, je fis remarquer, le soir, à une persoone, que les yeux de Marie Martel me faisaient l'effet de ne pas voir, étant en partie recouverts par un corps opaque, comme une taie qui les empêchait d'être limpides. On me répondit que je me trompais, et, comme j'avais vu ce phénomène à distance au moyen de ma lorgnette, je n'insistai pas, pensant que j'avais pu me tromper et que cela pouvait être dû à un jeu de lumière.

Le lendemain, j'arrivai au Champ des apparitions au moment où plusieurs messieurs très impressionnés affirmaient voir refléter, dans les yeux des voyantes, une image de Vierge, dont ils donnaient les moindres détails... Nous eûmes une altercation assez vive à ce sujet ; eux, persuadés que je voulais faire l'esprit fort ; moi, qu'ils étaient trop accessibles aux illusions d'optique. Je leur dis que la reproduction de l'apparition, reflétée dans l'œil, était matériellement impossible, puisque l'image n'était visible que pour la voyante ; qu'en cette circonstance l'œil ne remplissait pas ses fonctions ordinaires, mais ne devait agir que comme un miroir, etc., etc.

J'abrège.

M. Lance-Briand raconte qu'il assista un peu après à une extase de Marie et il continue :

La tache que j'avais remarquée se produisit de nouveau à mon grand étonnement. Je quittai ma place pour examiner de plus près ce phénomène. Je vis alors que ce que j'avais pris pour une taie était la reproduction d'une nuée formée de petits nuages floconneux qui occupait en hauteur toute la partie colorée de l'œil et avaient un mouvement de rotation sur eux-mêmes. Bientôt, la partie supérieure de cette nuée s'éclaira, puis toute la nuée enfin ; les petits nuages qui étaient en avant se dissipèrent et je vis, au milieu d'une niche, formée par ces mêmes nuages, une petite statuette de Vierge qu'on eût dit être en émail. La forme en était élégante, les plis de la robe tombaient harmonieusement ; autour de la tête, que je voyais moins distinctement, scintillaient des reflets lumineux comme des reflets de jais.

A ce moment, je fis signe à un de mes interlocuteurs du matin que je voyais ce qu'il m'avait dit et ce dont j'avais nié la possibilité. J'ai pu contempler ce phénomène assez longtemps, pour être absolument certain de n'avoir été le jouet d'aucune illusion.

Comme conclusion, tout en n'abandonnant pas mon opinion sur les faits extraordinaires, dits miraculeux, avant tout, narrateur fidèle, je dois avouer qu'il s'est produit devant moi un fait surnaturel qu'aucun raisonnement scientifique ne peut expliquer. Comment, en effet, une image immatérielle, qu'elle soit objective ou subjective, peut-elle être réellement vue par quelques privilégiés et être en même temps invisible pour les autres ? Comment, enfin, cette image invisible pour les personnes présentes, peut-elle être reflétée dans les yeux d'une voyante comme dans un miroir et être parfaitement vue par un certain nombre de ces mêmes personnes, aux convictions bien différentes ? C'est pourtant ce que j'ai vu !

C'est là, j'imagine, un témoignage précis, circonstancié et scientifique.

Nous ne prétendons pas, bien entendu, que le phénomène constaté à Tilly rentre exactement dans la catégorie des phénomènes précédemment cités.

Il nous a paru cependant intéressant de rapprocher les deux ordres de faits.

GASTON MERY.

# LES SÉANCES DE MILLER

## A PARIS (1)

Les trois autres séances que donna Miller eurent lieu chez M. A..., dans une rue avoisinant la place de la Nation.

Un cabinet avec trois ouvertures avait été arrangé à l'un des angles d'une grande pièce de l'appartement de M. A..., le salon. On n'avait pu former le cabinet qu'à cet angle, où se trouvaient deux portes faisant communiquer le salon et la salle à manger. Entre ces deux portes, une fois refermées l'une sur l'autre, restait un vide de quelques centimètres. Avant de commencer chaque séance, on apposa des scels sur les portes, et le cabinet fut minutieusement visité. Il y avait, dans ce cabinet, une chaise en bois et paillée pour le médium, une descente de lit qui appartenait à M. A..., comme chez nous la descente de lit se trouvant dans le cabinet nous appartenait. On s'assura bien que les rideaux du cabinet ne pouvaient rien contenir d'attaché ou d'épinglé ; on sonda les murs. Mais on ne put soulever la partie du tapis qui s'étendait là, car ce tapis était cloué au parquet.

A cette seconde séance, et au commencement, la lumière fut moins bonne que chez nous. On se servit d'une lampe à pétrole de petit calibre, qui avait un verre blanc, et qu'on avait entourée de plusieurs feuilles de journal roulées en cylindre. La lampe était posée sur une petite table qui se trouvait à l'angle opposé au cabinet et sur la même ligne ; comme la première fois, M. Klebar se chargea de hausser ou de baisser la mèche. Il resta derrière ma femme et moi, et il n'aurait pu passer sans rompre le cercle des assistants, il n'aurait même pu se rendre aux rideaux, près de Miller, sans être aperçu des assistants qui étaient le plus près du cabinet, comme Gabriel Delanne, Mmes B... et de M..., ma femme et moi, etc.

A cette seconde séance, il y avait bien vingt-cinq personnes, Delanne, Mme B..., Mme de M..., qui assistèrent à la précédente séance donnée chez nous, M. A..., M. de Watteville, Gaillard, ancien député, MM. Chartier, Fortaner, Perret, Mmes Martha, Laffineur, Lucie Fortaner, une dame de San-Francisco invitée par le médium, ainsi que son mari, et plusieurs membres du comité de la Société française d'Etude des phénomènes psychiques. Sauf Gabriel Delanne, Mmes B... et de M..., la dame de San-Francisco, ma femme et moi, le médium voyait les assistants pour la première fois, et il ignorait tout d'eux.

Parut d'abord un enfant. Le nom donné, on ne l'entendit pas bien. Etait-ce Jules ? Julie ? Miller dit qu'elle a une rose blanche dans la main. Julie signifie quelque chose pour une dame présente, Mme Hoileux. Elle a eu une cousine de ce nom, décédée à treize ans. Quand elle fut morte, on mit sur elle des roses blanches. On frappa des coups affirmatifs dans le cabinet.

Un esprit vint ensuite, qui donna le nom de Jeanne Perret. M. Perret était à ma gauche et je ne savais pas son nom ; il me dit : « C'est ma sœur », le répéta tout haut, et il tira une lettre de sa poche : « Voici une de ses lettres ».

La forme qui parut ensuite était toute petite, et l'on ne pouvait pas voir son visage ; elle dit : « Maman », puis « René ». Notre René avait bien cette taille lorsqu'il nous quitta ; mais, à la première séance et l'année dernière à Clowne, chez Eldred, nous l'avons vu bien plus grand, à peu près de la taille qu'il aurait maintenant.

Vinrent successivement deux autres formes qui donnèrent les noms de Marguerite Derieux et de Marie Gaillard. Elles se retirèrent sans avoir été reconnues. Puis ce fut une très vieille dame, petite, à la voix non assurée, qui sortit à l'ouverture de droite, près de Mme B... Après, Angèle Marchand, qui s'avança de deux pas devant les rideaux ; ensuite un bébé. Miller fit la remarque qu'il était à un pied du cabinet.

Miller était assis près de Delanne, en dehors du cabinet, et je le voyais bien. Après la rentrée d'Angèle Marchand dans le cabinet, un des assistants, M. Gaillard, pria Delanne de sortir son mouchoir. Delanne le tira de sa poche, l'agita, et tous dirent bien voir le mouchoir. Ce mouchoir restera sur les genoux de Delanne tout le temps de la séance.

Après la disparition du bébé, Miller demanda la visite du cabinet, et il me dit de prendre la lampe. M. Klebar, après avoir enlevé le cylindre de papier, me la tendit. Fortaner et deux messieurs dont j'ignore les noms vinrent avec moi dans le cabinet. Fortaner souleva la descente de lit, déplaça la chaise paillée, l'examina, sonda les murs, releva les draperies.

Quand nous eûmes repris nos places et que j'eus remis la lampe à M. Klebar, il sort t du cabinet une forme qui me parut assez grande et qui dit être le mari de Mme B... : celle-ci ne put distinguer sa figure ; puis une forme plutôt petite qui donna le nom d'Anna Gassault et un âge, trente ans. Elle venait aussi pour Mme B... Celle-ci ne la connaissait pas. Elle ajouta qu'elle était une grand 'tante. Mme B... ne sait si ce détail est exact.

Aux deux fantômes précédents en succède un autre qui prononce, d'une voix mourante : « A... ne Delanne », et disparaît.

(1) Voir le numéro du 1er août.

— Est-ce Alexandrine?... Est-ce toi, mère? crie Delanne.

Des coups affirmatifs se font entendre dans le cabinet, la forme reparaît, et elle prononce bien cette fois « Alexandrine Delanne ».

La forme parla, dit Gabriel. J'ai cru la voir paraître et disparaître trois fois. Elle se retira en disant :

— Que Dieu te bénisse !

— Merci, mère, répondit Delanne.

Trois formes vinrent successivement après Alexandrine Delanne, et la seconde s'effondra presqu'aussitôt parue. On fut longtemps avant de comprendre le nom que répéta la troisième. Elle avait d'ailleurs un aspect très indistinct : c'était une blancheur sans contour précis, quelque chose de nébuleux. Je crus entendre : « Joséphine Lètes », puis elle disparut. Ma femme demanda si c'était Letort. On frappa « non » dans le cabinet. la forme réapparut, et cette fois prononça distinctement : « Letexier ». Elle ajouta qu'on l'avait connue ; personne ne répondit.

Pendant toutes les manifestations précédentes, Miller était avec nous, au côté de Delanne, qui lui touchait le bras, sentait ses moindres mouvements, et, de ma place, j'aperçus plusieurs fois le médium en même temps que l'esprit. Certains se croient bien intelligents en niant de parti pris tout phénomène, et, au contraire, font preuve d'une crédulité bien extraordinaire et d'un manque total de raisonnement quand il s'agit de tout expliquer par la fraude : pour ces gens-là, le médium avait sur lui une grande provision de mousseline blanche, évidemment, et il agitait cette mousseline devant les rideaux pour présenter des fantômes, en même temps qu'il demandait aide à sa ventriloquie pour les faire parler. Il aurait fallu un prestidigitateur bien habile pour bâtir, dans une maison étrangère, où il venait pour la première fois, avec de la simple mousseline, non pas des formes vagues, indécises, mais des fantômes, dont on ne pouvait pas, il est vrai, distinguer la figure, mais qui, cependant, et pour la plupart, avaient nettement la forme humaine, et cela sans que Gabriel Delanne, si près de lui qu'il le touche, ne s'aperçoive du subterfuge ; ou bien, si l'on suppose que c'étaient des poupées toutes faites et sans doute compressibles, comment pouvait-il cacher sur lui tout ce magasin de formes différentes, grandes, petites, hommes, femmes, enfants? Après la première séance, Miller était fatigué, avait un fort mal de tête : il avait besoin d'air, de soins, et il se retira dans notre chambre à coucher, où je fus seul à le soigner; il était habillé légèrement, et il était facile de voir qu'il ne dissimulait rien sur lui. Après la troisième séance, ma femme et moi nous revînmes avec Miller et M. Klebar, et nous prîmes le Métropolitain. Il faisait très chaud. Ces deux messieurs n'avaient sur eux qu'une chemise, un veston entr'ouvert et un pantalon, et leurs gestes étaient aisés. Aussitôt la quatrième séance finie, Miller, fatigué, indisposé, se retira dans la chambre de M. A... ; il était affaissé, avait son veston ouvert, et il n'aurait rien pu dissimuler sur lui.

Maintenant, il y avait encore ceci : quelques-uns des esprits donnaient des noms qui étaient reconnus par les assistants, noms entièrement inconnus au médium. Hasard, pourrait-on dire, s'il s'agissait simplement d'un prénom ; mais quand il y avait le nom entier, Jeanne Perret, ou bien d'autres caractéristiques que le médium ne pouvait savoir, comment expliquer cela? Il y en a qui l'expliquent cependant : non seulement Miller serait un prestigieux prestidigitateur et un remarquable ventriloque, mais encore un prodigieux lecteur de pensées, ou bien, si l'on n'admet pas ce dernier talent, c'est qu'il aura pris d'avance des renseignements sur les assistants. Où? Comment? Et de quel pouvoir de divination le douez-vous? Il n'a jamais su quelles personnes assisteraient à ses séances. Quand on avance de telles choses, il faut donner des preuves. Mais il importe peu : lorsqu'on veut tout attribuer à la fraude, il n'est pas nécessaire de prouver. Il y a encore une chose qu'on oublie : c'est que Miller, qui a des affaires, qui est un commerçant en objets d'art, n'a pas le temps de s'exercer à la prestidigitation ; surtout il n'a aucun intérêt à frauder, puisque ses séances ne lui sont pas rétribuées, et qu'il les accorde par pure complaisance.

Miller entra dans le cabinet après la forme qui s'était dit Letexier, et au bout de quelque temps on entendit la voix de Betsy : elle annonçait que le médium était endormi.

Trois fantômes apparurent. Quelques-uns s'écrient qu'ils en voient quatre. Il y en a effectivement quatre, mais l'un d'eux, celui du coin à gauche, est caché par les rideaux du cabinet. Ils apparaissent sans corps, comme des ombres; aussi ne sont-ils pas sortis par les ouvertures du cabinet : ils semblent traverser les rideaux ou se projeter dessus.

Une forme vague se présenta après les quatre fantômes précédents, ayant toujours l'apparence d'une forme lumineuse. Elle donna le nom de Blavatsky. Elle se matérialisa un peu plus en prononçant ce nom, et je vis une tête bien émerger de la pénombre, et dans cette tête des yeux qui me parurent énormes, un gros nez et de fortes lèvres.

Effie Deane et Carrie West, esprits de contrôle du cabinet, vinrent ensuite. Ils sont loin d'être aussi

lumineux ce soir qu'à la première séance. On le remarque. Betsy répond, du cabinet : « C'est que les conditions sont différentes. »

Après le *good night* d'Effie et de Carrie, du cabinet sortit Lillie Roberts. Je la vis très bien. Elle est assez grande. Elle leva le bras gauche que nous vîmes bien tendu dans la manche de son ample et long vêtement blanc, puis disparut en disant qu'elle allait revenir. On sentit circuler un peu d'air, et elle réapparut. On la vit encore mieux. Elle montra ses bras, une main, elle se pencha vers Delanne, éleva sa main vers tous. Elle partit encore, Betsy demanda à M. Klebar un peu plus de lumière, à nous une prière, et après que quelques mots eurent été dits par Delanne, on vit de nouveau très nettement Lillie Roberts, mais elle s'effondra soudainement a l'ouverture du cabinet.

Une forme parut, puis disparut presque aussitôt; ensuite se montra une forme qui semblait immense. C'était Joseph, esprit contrôle du cabinet. Il avança un peu ; on le pria de s'approcher pour le mieux voir, mais il ne le put. Il présenta un de ses bras, et on aperçut la manche du vêtement blanc tendue sur ce bras.

Ce fut après l'apparition de Joseph, tandis qu'un parfum se répandait dans la pièce et que circulait un bon courant d'air, comme un petit vent frais, que Delanne nous apprit qu'on lui touchait sa jambe malade; il dit qu'on la lui a touchée trois fois, mais personne n'a rien vu ; il ajoute qu'il sent de la fraîcheur sous le mouchoir posé toujours sur son genou.

Betsy annonça qu'un esprit se matérialiserait en dehors du cabinet. On aperçut un paquet de mousseline qui touchait le plafond; il descendit vers Delanne, remonta un peu à droite, flotta, revint vers Delanne, toucha le parquet. C'est un amas nébuleux assez large, qui s'arrondit, se déforme, se développe, grandit et prend l'aspect d'une pyramide irrégulière dont la pointe serait tronquée; une vague tête se dessine au-dessus de cette pyramide, tout se précise, des membres supérieurs sortent, et voilà l'apparition en pied. Elle lève la main, écarte les bras. Avant de disparaître, elle jette le nom de Louise Michel. Elle écarte les bras, et on constate qu'ils sont opaques; puis elle fond en disant : « Bonsoir, mes amis », et en peu de temps elle se dématérialise.

Ensuite un nuage flotta en haut tout près du cabinet, descendit, se dirigea vers Delanne, puis se plaça sur sa tête. Delanne apprend qu'on lui touche la tête. Le nuage flotta devant le cabinet, descendit jusqu'au parquet, remonta grandit et remua, et il commença par s'en dégager une tête. Le développement continua, et deux bras émergèrent. Delanne annonce que de la mousseline le touche. Le Dr Benton paraît tout à fait matérialisé. Delanne fait la remarque qu'il voit derrière son dos. Un assistant, Fortaner, s'informe s'il y a bien un espace entre le dos de la forme qu'il voit et le cabinet, et Delanne affirme qu'il y a bien un vide entre le dos de l'esprit et le cabinet.

Je demande, entre parenthèse, comment les soi-disant sceptiques, s'ils étaient de bonne foi, expliqueraient le phénomène précédent et celui-ci.

Le Dr Benton montra son bras, puis il dit : « Monsieur Delanne, je suis content de vous voir... Monsieur Letort, je suis content de vous voir », et il ajouta la même formule à l'adresse de Mme B... Quelqu'un le pria d'allonger le bras, il le tendit ; et dans la manche on vit bien le bras opaque.

Le Dr Benton retourna dans le cabinet, disant qu'il allait revenir et qu'il essaierait de sortir et d'avancer un peu plus. Revenu, après avoir dit à M. Klebar de donner un peu plus de lumière, il se montra bien, et je crois que tous, comme moi, ont bien pu voir sa tête, et ses bras, qu'il tendit, car on s'exclama de tous les côtés.

Le Dr Benton, lorsqu'il était sur terre, faisait, paraît-il, des conférences populaires à San-Francisco, et la dame de cette ville qui se trouvait parmi nous l'avait connu. Il dit bonjour à cette dame, lui parla de choses privées, et il ajouta : « Venez me serrer la main ». L'Américaine se leva, alla à lui, lui serra la main, et l'esprit l'embrassa. Revenue à sa place, cette dame nous dit que c'était une main bien matérielle. Quelqu'un lui demanda si l'esprit avait une moustache et elle répondit que non. « En êtes-vous sûre ? » dit-on, et elle affirma encore que l'esprit n'avait pas de moustache. Au contraire, le médium a une forte moustache brune.

Une forme, qui avait un bébé dans les bras, se montra. La forme du bébé se détachait comme un paquet gris sur les draperies de la mère. Elle était morte brûlée avec son enfant dans le grand incendie de Chicago.

Du cabinet, Betsy dit qu'on peut causer, et l'on entend dans ce cabinet un drôle d'anglais. C'est un petit nègre. *Me come... me try....* (moi venir... moi essayer). » Enfin quelqu'un se montre. On ne le voit d'abord pas bien, puis mieux. Il dit son nom : Star Eagle. De longs cheveux très noirs pendent de chaque côté de la figure. Plusieurs, croyant que c'est de la barbe, s'exclament : « C'est sa barbe ! » Lui réplique : *No, me no beard...* (Non, moi pas de barbe). » C'est un parler sonore, bien spécial. Il s'avance un peu vers le milieu de la pièce, et on peut mieux le détailler. Il

déploie les draperies blanches dont il est entouré, et on aperçoit bien sa manche dans toute sa forme.

Quand Stear Eagle est rentré dans le cabinet, nous chantons, et pendant quelques instants une voix dans le cabinet nous accompagne, voix qu'on entend bien.

On perçut un cri d'enfant, et quelque chose de bien vague parut entre les rideaux. On continuait à parler anglais dans le cabinet.

Dans l'une des ouvertures du cabinet, on vit un peu mieux une petite forme, et une voix d'enfant, criarde, écorchant les oreilles, se fit entendre.

C'était Lula Adams. Dans une photographie psychique prise à San-Francisco et que *Je sais tout* du 15 avril dernier, page 343, a reproduite, on la voit aux pieds du médium, ou pour mieux dire, on n'aperçoit sur cette reproduction qu'une blancheur indécise et une forme vague.

Mme B..., parlant à la petite forme, l'appela mademoiselle, et l'esprit répliqua :

— Je ne suis pas mademoiselle... Je n'ai que sept ans... Je m'appelle Lula Adams.

Et elle continua en anglais.

— Je vais dire ce que je sais en français... Soupe de bouillon.

Soupe-de-bouillon, c'est ainsi qu'elle appelle les Français.

Elle ajoute qu'elle aime beaucoup, beaucoup, *very, very much*, les gens soupe-de-bouillon.

Puis elle demande si on la voit. La prochaine fois elle sortira. Elle se tient toujours à l'une des ouvertures du cabinet.

Elle aime bien Mme X... ; sa fille est là.

— Y a-t-il beaucoup d'enfants avec toi ? lui demanda ma femme.

— Oui. Votre petit garçon est là, répondit-elle. Mais il ne viendra pas aujourd'hui.

Elle dit qu'elle ne comprend pas le français, mais qu'elle sent les pensées, et elle annonce qu'elle va chanter. Elle entonne je ne sais quelle chanson, puis éclate d'un long rire de contentement : cela part et fuse dans une gaîté gamine. Elle répète son couplet et son rire prolongé.

Lula dit toucher M. Delanne, et son rire éclatant bruit. Elle monte sur la chaise près de Delanne, vide depuis que le médium est dans le cabinet. Elle fera quelque chose pour être agréable à M. A..., et elle ponctue son dire de son rire éclatant et gai. Elle est amoureuse de M A... On lui demande si elle veut l'embrasser ; elle répond qu'elle n'embrasse personne, que les petits garçons et les petites filles.

Sortie bien en dehors du cabinet, Lula s'éleva, flotta, atteignit le plafond, parlant en même temps, et sa voix suivait la montée. Parvenue en haut, elle rit, et elle envoya des baisers de la main ; elle dit envoyer des baisers à tout le monde. Elle flottait, et tout à coup elle tomba, s'effondra : un éclat retentit en même temps sur le parquet, comme d'un ballon qui aurait crevé.

Lula Adams revint presque instantanément et nous dit qu'elle avait laissé tomber quelque chose : c'était un objet qu'en flottant elle avait pris sur un haut meuble devant lequel se trouvaient assis des spectateurs ; elle posa cet objet sur la cheminée qui était derrière Delanne.

Dans le cabinet on l'entendit chanter, elle fit un couac, et elle éclata de son rire sonore et exubérant de gaieté. « C'est trop haut ! » fit-elle.

Lula Adams était bien restée vingt minutes avec nous.

Cette fois Betsy se montra. « Nous avons durement travaillé, — dit-elle. — Si le médium a été malade avant la séance, c'est qu'on le préparait. » Elle reviendra tout à l'heure, après Angèle Marchand, sortira bien, et elle chantera une strophe d'une chanson nègre : *Far away*. M. Klebar chanta avec elle.

Quand Betsy nous envoya son *Good bye !* et se retira, le médium, comme l'autre fois, fut projeté instantanément au milieu de la pièce.

Miller, aux quatre séances, fut projeté en dehors du cabinet en même temps que disparaissait l'esprit. S'il avait un truc, un accessoire quelconque, il n'aurait pas le temps de cacher cet accessoire, je ne dis pas dans le cabinet, puisque celui-ci est revisité après la séance, mais sur lui. D'ailleurs il lui serait impossible de se déguiser en négresse et en l'espace d'un éclair de redevenir Miller.

La séance avait duré deux heures un quart.

On visita le cabinet; il était comme avant la séance. On se rendit aux deux portes pour vérifier les scellés. A la première porte, ils sont intacts. Il n'y a que Fortaner et moi qui visitons la seconde. On n'avait mis qu'un scellé à cette porte, et il était tombé. Je le prévoyais, car le scel avait été mal posé. Ce détail n'avait pas d'importance. Si l'on avait pénétré de la salle à manger dans le cabinet, il aurait fallu briser les scellés mis sur la première porte.

A cette seconde séance parurent trente-et-un esprits les derniers surtout bien matérialisés. Mais si on voyait la tête, le corps, les mouvements, les déplacements des fantômes, on ne pouvait distinguer leurs traits. Maintenant, ce qui fut surtout remarquable, c'est la façon différente et caractéristique avec laquelle chaque esprit parla : on remarquait là une personnalité bien accusée.

Cependant, en général, les esprits contrôles féminins, sauf Betsy et Lula Adams, ont à peu près la même voix, une voix voilée, de religieuse, en tout cas une voix bien féminine. Lula Adams, en revanche, a une voix tout à fait spéciale et caractéristique et qui ne ressemble en rien à la voix du médium ; la manifestation de cet esprit est d'ailleurs en tout si remarquable, *si géniale*, et elle donnera fort à faire aux chercheurs de fraude.

CHARLES LETORT,
23, rue du Bac,

Je certifie que le récit précédent est exact en tout point.

ELLEN S. LETORT.

(*A suivre.*)

# La sensation du vol aérien
## pendant le sommeil

Voici encore deux communications sur le vol aérien pendant le sommeil :

Trois ou quatre fois, de huit à douze ans, j'ai éprouvé, en songe, la sensation du vol aérien. Le procédé était simple et je m'étonnais qu'on ne l'eût pas découvert plus tôt ! Il suffisait d'étendre et de ramener les bras comme pour la nage ; les jambes demeuraient immobiles. Le vol court, quoique sans fatigue, et toujours en avant, ne dépassait pas la hauteur d'un étage, tantôt en chambre, tantôt dans des prés boisés, amais dans de grands espaces libres ou en présence de témoins. La sensation était très agréable.

Voici un songe plus singulier qui ne s'est point renouvelé. J'avais environ quatorze ans. Je rêvais que je me rendais dans un village éloigné de treize kilomètres. Le voyage me parut si court que je conçus des soupçons, je me demandai si je ne dormais point et, pour faire la preuve, je fis un saut brusque en hauteur, comptant bien que la secousse me réveillerait. Je regardai autour de moi : c'était toujours le même décor et je conclus que je ne dormais point. J'avais donc, en rêvant, songé que je pouvais rêver et constaté que je ne rêvais point !...

Une impression plus fréquente c'est de ne pouvoir remuer les pieds, alors qu'il faudrait fuir un danger pressant ou monter dans un train en partance. J'eus, une nuit, l'explication de ce phénomène. Je me réveillai brusquement avec une parfaite lucidité d'esprit et je constatai que mes pieds heurtaient la couverture. Un somnambule eût écarté l'obstacle. Quatre ou cinq ans se sont écoulés ; le cauchemar n'est revenu qu'une fois, dissipé presque aussitôt par le souvenir de la constatation que j'avais faite. Au lieu de prendre la situation au tragique, je me dis en riant : « Ah ! la couverture », et je m'éveillai tranquillement...

P. DE LA CHESNAYE.

---

Grandpré, le 9 août 1906.

De quinze à vingt-cinq ans, j'ai éprouvé souvent la sensation de me propulser dans l'air, à la hauteur des premiers ou deuxièmes étages par des mouvements analogues à ceux de la natation.

Depuis cet âge (j'ai trente-deux ans actuellement et ces rêves deviennent moins fréquents), le procédé est changé : il me semble seulement que j'accomplis ma lévitation à volonté et que je franchis une cinquantaine de mètres environ, passant au-dessus des fils télégraphiques, des arbres et des murs sans m'élever à plus de dix mètres ; et cela, en étendant les bras horizontalement et en tapotant l'air — de mes mains seulement — par des mouvements aussi rapides que possible. J'ai la conviction (toujours dans mon rêve bien entendu), d'être le seul sur la terre à pouvoir m'élever ainsi bien qu'il m'ait paru suffisant *de vouloir et de faire des essais répétés* pour arriver à ce résultat devenu de rêve en rêve plus satisfaisant ; mes premières tentatives m'ayant permis seulement de m'élever de quelques centimètres.

Ce qui m'étonne, c'est de voir le public qui m'environne assez indifférent à ces lévitations, bien que je convie parfois mes voisins à essayer d'en faire autant.

J. D.

---

D'autre part, l'*Intermédiaire des Chercheurs* a reçu la réponse suivante :

La question de ces rêves où l'on croit s'élever, par une suite de vols ambitieux, par dessus les maisons et les clochers, m'a plus d'une fois préoccupé. Il m'arrive de temps en temps, en effet, d'éprouver ce phénomène. Quant à l'explication, elle m'a toujours échappé, car, ou le souvenir de mon rêve était devenu trop flou, ou je ne trouvais aucune relation entre les préoccupations de la veille et ces songes d'ascension. Ma santé de vieux est encore bonne, ma digestion facile, mes soucis fort endurables. J'avoue, cependant, un début d'emphysème et quelques battements de cœur nerveux. J'ai cru que les rêves de vols coïncidaient pour moi avec l'oubli que mon personnel avait commis de fermer mes rideaux, et à sa poussée à travers mes paupières, de la continuité de la lumière blanche de la lune. Ce serait une espèce de vertige au rebours.

ELEEM DE CANTILIACO.

# UN
# MESSAGE DE L'AU-DELA

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs qui partageraient les croyances des spirites de leur mettre sous les yeux l'article suivant, que nous trouvons dans le *Temps*. Malgré son irrévérence pour ces croyances que nous respectons sans les partager, l'article nous a paru intéressant à reproduire.

Je vous prie, cette fois encore, de croire que je n'ai rien inventé. Les citations qui vont suivre sont empruntées à une lettre qui vient d'être adressée, très réellement et très sérieusement, par un groupe de spirites anglais au directeur du *Temps*. Ces personnes déclarent que l'esprit désincarné du prince impérial, tué jadis par les Zoulous, leur a fait trois visites consécutives en leur donnant l'ordre formel de transmettre ses paroles au journal où j'ai l'honneur d'écrire. Et si vous voulez bien vous nourrir de cette moelle de lion, je crois pouvoir vous jurer que vous ne vous ennuierez pas. Je prendrai seulement la liberté d'interrompre parfois la narration de ces correspondants bénévoles pour présenter quelques naïves observations :

Nul de nous, dit le rédacteur de cette étrange missive, n'appartient à la catégorie des médiums professionnels et nous ne sommes poussés que par le désir d'obtenir la preuve de la persistance de la vie humaine après la mort. Vous pouvez, par conséquent, accorder une confiance implicite dans la bonne foi des communications qui vont suivre.

La première séance eut lieu dans la résidence privée de l'un de nous, à Hastings, London road, comme du reste toutes les autres séances. Le médium qui prit la parole, gentleman honorable, fut d'abord visité par un esprit qui déclara se nommer Louis Bournié et être domestique de Napoléon III. Il nous dit : « Son Altesse est ici et désire vous faire une communication. » L'un de nous répliqua que nous écouterions attentivement et demanda « qui était Son Altesse ». L'esprit répondit : « Mais, c'est le prince impérial de France. »

Permettez-moi de vous faire remarquer que ce simple début nous fournit déjà, sur la vie future, les plus précieux renseignements : Napoléon III nous est représenté comme y ayant conservé une maison parfaitement montée. Il a des domestiques, et nous verrons tout à l'heure qu'il a conservé une cour militaire aussi bien que civile. Ainsi l'au-delà ne serait que le miroir de notre monde sublunaire; tout resterait en l'état : il y aurait donc un bagne, des commissaires de police, des députés, des journaux. Je demande à ne pas mourir, car ce n'est pas la peine de changer!

Je reviens au texte authentique de notre Anglais :

Le médium reçut de l'esprit du prince l'ordre de parler debout (chose tout à fait inusitée pour lui), et le prince, par sa bouche, parla ainsi :

« Je viens vous confier un message pour ma patrie bien-aimée. Dites-lui que je désapprouve les relations qu'elle entretient avec la Russie. Je considère que celle-ci devrait supporter seule les conséquences de ses actes et que la France est bien malavisée en prêtant son appui actif au gouvernement russe. Si beaucoup viennent de notre côté (c'est-à-dire sont tués, passent dans l'autre monde), eh bien, tant pis pour eux. D'autre part, messieurs, nous attendons anxieusement, nous autres de l'au-delà, les résultats de la conduite de la Russie. Les actes du tsar peuvent être qualifiés, si j'ose m'exprimer ainsi, de déraisonnables. Il est d'une nature à se laisser mener facilement, irritable à l'extrême, et croit tout ce qu'on lui dit. Cependant il est obstiné. Il marche droit à sa ruine et je ne serais pas du tout surpris qu'il soit assassiné, ce qui amènera une catastrophe inouïe. »

Vous me croirez si vous voulez, mais il me semble que moi, qui ne suis pas encore dans l'autre monde, et qui n'ai jamais été prince impérial, j'ai déjà entendu raconter des choses comme ça dans les grands bars et dans les grands hôtels. Mais continuons :

Il y eut alors une pause et l'un de nous demanda comment il se faisait qu'un prince français communiquât avec un cercle privé anglais au lieu d'user d'un canal plus autorisé.

Voilà une question pleine de bon sens : il y a, par exemple, M. Emile Ollivier.

Le prince impérial répondit qu'il avait été appelé par une sorte d'*Aura*, mais que ce n'était pas la première fois qu'il employait des médiums dans sa patrie et que le président de la Société des recherches psychiques d'Angleterre devait bien le savoir.

Voilà une réponse pleine d'astuce. Et le président de la Société des recherches psychiques d'Angleterre doit avoir un dossier bien curieux sur la politique française. Poursuivons encore :

Là-dessus l'influence cessa soudain de se faire sentir et le médium s'assit. Quelque temps après, il fut sommé par l'esprit de se lever de nouveau, ce qui parut lui être très désagréable, et l'un de nous demanda quel était le motif de cette attitude inusitée.

Le prince impérial répondit :

— N'est-ce pas l'habitude, en France, quand on prend la parole en public?

On ne saurait, en effet, qu'approuver cette marque de courtoisie. Mais attendez-vous à mieux encore : le maréchal de Mac-Mahon va parler. Il appartient évidemment, bien qu'ayant été président de la République, à la maison militaire à laquelle je faisais allusion tout à l'heure.

... Le médium hésita ensuite assez longtemps et tomba dans la possession d'un esprit qui n'était pas évidemment le même que celui qui venait de parler.

— Bonjour. Son Altesse impériale me demande de m'emparer de votre médium.

» Bien. Quand j'étais incarné j'étais général de l'armée française. Je suis maintenant parfaitement informé des vues et des fréquentations de Son Altesse impériale qui prend le plus grand intérêt à sa patrie bien-aimée. Il l'aime plus que jamais, mais il n'approuve pas du tout la conduite de son gouvernement. Plus particulièrement il ne désire pas que la France continue à prêter de l'argent à la Russie. Si elle le fait, les conséquences seront déplorables...

» Vous ne me croirez pas probablement, mais il est mieux de vous dire que je suis maréchal de Faance. Quand j'étais sur la terre, j'étais un grand et bel homme et j'avais une très belle situation. Je suis le maréchal de Mac-Mahon.

Un des assistants remarqua qu'il ne croyait pas que le maréchal de Mac-Mahon fût un Français. Cette remarque n'était pas plutôt faite que le médium répondit d'une voix tout à fait irritée :

— Qui a dit que je n'étais pas Français? Si vous en doutez, prenez garde, j'ai mon épée!

Un de nous lui expliqua qu'on n'avait pas voulu l'offenser, et la question fut retirée avec des excuses.

— Je suis content, monsieur, répondit le médium en français.

Vous admirerez comme moi la mâle vigueur des paroles de ce guerrier. Peut-être n'en a-t-il jamais dit si long sur la terre. J'ajoute qu'il est heureux que les lois anglaises interdisent le duel. Sans quoi, à quel affreux spectacle nous aurions peut-être assisté! Et je me permets une question : dans ce duel, l'ombre du maréchal de Mac-Mahon aurait-elle pu être tuée?

Je recommence maintenant à traduire. Dans les deux séances qui suivirent, il paraît que le prince impérial se servit de l'écriture automatique, après toutefois s'être plaint amèrement du médium qui, par un manque de courtoisie vraiment incroyable, n'était pas revenu se mettre à sa disposition. Puis il s'empara du crayon (si j'ose m'exprimer ainsi) et déclara :

Quant à mes vues sur la Russie, mon intention est que vous les fassiez connaître au journal le *Temps*.

Un tel honneur ne peut que flatter profondément la respectable maison à laquelle j'appartiens. Mais que vont dire l'*Autorité* et le *Gaulois*? Ils ne s'en consoleront pas! L'esprit poursuivit :

Il est hors de doute que la Russie est menacée d'un bouleversement total et que le premier acte d'un nouveau gouvernement sera de répudier les dettes contractées par l'ancien, sinon auparavant, du moins à partir d'aujourd'hui, et que si la France ne s'écarte pas du « zar » (prière de noter l'orthographe), il la compromettra et elle perdra beaucoup de millions de ses pauvres économies.

Veuillez la prévenir à temps.

Je finirai par croire qu'on spécule dans l'autre monde : c'est curieux comme on s'y intéresse à la bonne tenue des valeurs russes!

Dans la dernière séance, ces honnêtes spirites demandèrent à Son Altesse impériale de leur fournir — non pas pour eux, ils étaient convaincus sans doute, mais pour les Français, peuple incrédule et léger — une preuve de l'authenticité du message : par exemple, de leur donner quelque détail inédit sur sa mort.

— J'ai été tué dans un combat, avec des nègres, en Afrique, dit le prince. Ces noirs s'arrangèrent pour me cerner, moi et deux compagnons seulement; ceux-ci furent tués d'abord et je combattis seul jusqu'au moment où je fus percé par une sagaie. Je mourus d'une mort assez douloureuse, car j'avais été blessé au poumon.

On lui demanda le nom de ceux qui l'accompagnaient. Il répondit :

— C'étaient de simples soldats, et je n'ai jamais su leurs noms.

On lui demanda par qui il avait été reçu dans l'autre monde. Il répondit :

— Par mon grand-oncle Napoléon.

On lui demanda si son grand-oncle continuait à prendre quelque intérêt à la France, et s'il avait connaissance des communications faites par son petit-neveu. Il répondit :

— Oui, il m'a demandé de les faire et m'a aidé dans cette compilation.

Compilation me paraît le mot! Ecoutons encore :

On demanda au prince quel uniforme il portait au moment de sa mort?

— L'uniforme de capitaine d'infanterie.

— Et le numéro du régiment?

— Je ne me rappelle pas. Je crois que c'était un régiment irlandais.

Je n'ajouterai qu'une chose : si Napoléon Ier n'a pas mis son petit-neveu aux arrêts pour avoir oublié le numéro de son régiment, c'est qu'il n'y a pas de discipline dans les armées de l'au-delà!

PIERRE MILLE.

---

# LE MERVEILLEUX
# dans les œuvres de Brantôme

*La prédiction de la mort de Henri II. — La légende de Mélusine. — Pressentiments de Jacques de la Brosse et de M. d'Aumale. — Vision d'un feu par Charles IX.*

Le Suétone des grands de son temps ne peut passer pour un bigot crédule. Cependant lui qui se moque de la croyance aux comètes, de l'épée mise par Trivulce près de son lit de mort, afin d'effrayer les diables, des formules magiques portées pour vaincre dans un duel et des esprits familiers prêtés aux capitaines les plus heureux, paraît avoir consulté quelquefois les devins, s'il faut en croire ces vers galants :

Il est bien vray, cela que me dit un devin,
Y a près de sept ans que j'estoisà Florence,
Que je faisois tirer, par art de géomance,
Une figure, un jour, pour sçavoir mon destin.

Certes, il me promit assez heureuse fin ;
Il me dit par trois fois : « L'heure de ta naissance
T'a ordonné du ciel une bonne influence :
Car je ne vois ton cours qu'à tout bonheur enclin.

Tu doys être chéri du Roy, ton puissant maistre ;
Les princes les plus grands te voudront fort connaistre.
Tu seras fort heureux sur terre et sur la mer.

Aussi tu dois aimer à la cour une Dame
Qui, jeune de vingt ans, eschauffera ton ame,
Et te fera mourir cent fois pour trop l'aimer. »

Nous avons recueilli, dans les œuvres du spirituel biographe des grandes dames et des grands capitaines,

les anecdotes suivantes, qui ont rapport au merveilleux.

I. — LA PRÉDICTION DE LA MORT DE HENRI II (1)

« Une prédiction avait annoncé à Henri II qu'il mourroit en combat singulier... J'ay ouï conter et le tiens de bon lieu, que quelques années avant qu'il mourût il y eut un devin qui composa sa nativité et la luy fit présenter: au dedans il trouva qu'il devoit mourir en duel et combat singulier. Monsieur le Connestable y estoit présent à qui le Roy dit : Voyez, mon compère, quelle mort m'est présagée. — Ah! Sire, répondit monsieur le Connestable, voulez-vous croire ces marauts, qui ne sont que menteurs et bavards? Faites jeter cela au feu. — Mon compère, répliqua le Roy, pourquoy? Ils disent quelquefois la vérité : Je ne me soucie de mourir autant de cette mort que d'une autre, voire je l'aimerois mieux et mourir de quiconque ce soit, pourveu qu'il soit brave et vaillant, et que la gloire m'en demeure ; et sans avoir esgard à ce que luy avoit dit monsieur le Connestable, il donna cette prophétie à garder à M. de l'Aubespine, et qu'il la serrast pour quand il la demanderoit. Hélas! ny lui, ny monsieur le Connestable ne songeoit pas à ce combat singulier dont il mourut; mais d'un duel en champ clos et à outrance, comme duels solennels se doivent faire : car de celuy, monsieur le Connestable avoit raison d'en douter, et dire que c'estoit un abus, encore que nous avons veu plusieurs Roys s'y estre appelez.

« Or, le Roy ne fut pas plutôt blessé, pansé et retiré dans sa chambre, que monsieur le Connestable, se souvenant de cette prophétie, appela M. de l'Aubespine et luy donna charge de l'aller querir ; ce qu'il fit, et aussitôt qu'il l'eust veüe et leüe, les larmes luy furent aux yeux. « Ah! dit-il, voilà le combat et duel singulier où il devoit mourir; cela est fait et il est mort. Il n'estoit pas possible au devin de mieux et plus à clair parler de cela, encor que de leur naturel ou par l'inspiration de leur esprit familier, ils sont toujours ambigus; mais là, il parle ouvertement. Que maudit soit le devin qui prophétisa si au vray et si mal. »

L'abbé Torné, dans un ouvrage intitulé *Influence de Nostradamus dans le Gouvernement de la France*, attribue cette prophétie à Nostradamus. Le grand prophète avait été présenté au roi au mois d'août 1556, et le monarque lui donna mission d'aller voir à Blois les enfants de France, auxquels, rapporte Brantôme, il prédit que chacun des fils de Henri II porterait une couronne.

(1) Voir *Nouveaux Mémoires* de l'abbé d'Artigny, III, 313 et suiv.

La prophétie sur le roi se trouve dans les *Centuries* (I. 35).

Le lyon jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duelle :
Dans cage d'or les yeux luy crèvera.
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.

« Montgomeri, vaillant soldat, triomphera du brave Henri II, plus âgé que lui, dans un terrain où ils lutteront seul à seul. En lui crevant l'œil à travers la visière de son casque d'or, il lui fera fermer les yeux à la lumière par la mort. Les assistants, divisés en deux classes et prenant parti pour l'un ou pour l'autre des combattants, se réuniront en un même regret sur l'issue fatale de la lutte. Henri II survivra onze jours à sa blessure et sa mort douloureuse aura pour la France les suites les plus cruelles » (1).

L'abbé Torné, dans son commentaire, souligne avec raison les termes *duel singulier* du texte de Brantôme, et les rapproche du *singulier duelle* dont parlent les *Centuries*.

Il cite un curieux passage des mémoires du maréchal de Vieilleville, où ce dernier avertit le roi que, depuis trois nuits, il songe que ce jour du tournoi lui sera fatal ; il rapporte aussi le songe de Monluc, qui, trois nuits auparavant, rêva qu'il voyait son roi le visage couvert de sang, et les médecins et chirurgiens entrant et sortant.

Feller et l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, remarque-t-il, en omettant Larousse, ont rappelé que ce quatrain contribua beaucoup à la renommée de Nostradamus.

L'éditeur des œuvres de Brantôme, M. Ludovic Lalanne, croit devoir faire honneur à Luc Gauric, de la prédiction dont Henri II avait eu connaissance. Luca Gaurico, évêque de Civita-Castellana, naquit en 1476 et mourut en 1558. Sans doute, l'historien de Thou en a fait l'éloge à propos de cette prédiction, mais son abréviateur a noté, d'après Gassendi, que Luc Gauric avait seulement ainsi prophétisé : Si Henri II pouvait surmonter les périls dont il sera menacé dans la soixante-troisième et la soixante-quatrième année de sa vie, il vivra heureux jusqu'à soixante-neuf ans dix mois (2). Il n'y a donc pas lieu d'attribuer à cet astrologue ce qui a été prédit par notre grand prophète.

II. — LA LÉGENDE DE MÉLUSINE

Quand Charles-Quint visita Lusignan, la dame du château lui rapporta plusieurs légendes du pays ; et la reine mère s'en fit faire par de bonnes vieilles lavan-

(1) Traduction de l'abbé Torné.

(2) V. Bayle. *Dict.*, art. Henri II. Il cite la *Physica* de Gassendi (l. VI, p. 745). Henri II est mort à 41 ans.

dières qui lui parlèrent de la fée Mélusine, protectrice de la maison. « Les unes luy disoient qu'ilz la voyoient quelques fois venir à la fontaine pour s'y baigner, en forme d'une très belle femme et en habits d'une vefve; les autres disoient qu'ilz la voyoient, mais très rarement, et ce les samedis à vespres (car en cest estat ne se laissait-elle guières voir) se baigner, moytié le corps d'une très belle dame et l'autre moytié en serpent; les unes disoient qu'ilz la voyoient se pourmener toute vestuee avecqu'une très grave magesté; les autres, qu'elle paroissoit sur le haut de sa grosse tour en femme très belle et en serpent; les unes disoient que, quand il devoit arriver quelque grand désastre au royaume ou changement de règne, ou mort et inconvénient de ses parens, les plus grandz de la France, et fussent roys, que trois jours avant on l'oyoit crier d'un cry très aigre et effroyable par trois fois : on tient cestuy-cy pour très vray. Plusieurs personnes de là qui l'ont ouy assurent, et le tiennent de père en filz; et mesmes que, lorsque le siège y vint, force soldatz et gens d'honneur l'affirment qui y estoient; mais surtout quand la sentence fut donnée d'abattre et ruyner son chasteau, ce fut alors qu'elle fit ses plus hautz cris et clameurs (1) ; cela est très vray, par le dire d'honnestes gens. Du despuis on ne la point ouye. Aucunes vieilles pourtant disent qu'elle s'est apparue, mais très rarement. » (t. V. p. 19-20).

### III. — Pressentiments de Jacques de la Brosse et de M. d'Aumale

Jacques de la Brosse, à quatre vingts ans, combattit encore à Dreux. Brantôme et M. de Beaulieu le saluèrent le matin. Il leur parla ainsi : « Je ne sçay que c'en sera aujourd' huy de cette battaille, mais le cœur me dict que j'y demeureray ; aussi est-ce trop vescu pour mon aage, là où il me faict beau voir de porter encore la lance et l'ensanglanter, où je devrois estre retiré chez moy à prier Dieu de mes offances et jeunesses passées. » M. de la Brosse périt dans cette bataille (V. 47.) L'historien rapporte aussi que M. d'Aumale, devant La Rochelle, dit plusieurs fois en sa présence : « Voici le lieu où je mourrai. » Il se demande même si « son démon le fit parler ainsi », ou s'il avait des remords d'avoir pris part au massacre de la Saint-Barthélemy (IV, 284 (2).

(1) De là le mot : crier comme une *Merlusine*. Un érudit de cette région aurait-il recueilli des témoignages anciens à ce sujet ?

(2) Montluc, la veille de l'assaut de Rabastens, avait dans l'imagination qu'il serait tué ou blessé à la tête. Il recommanda le soin de ses affaires à son parent M. du Las. « Et par là, dit-il, on peult juger si le malheur que j'ay eu ne me alloit devant les yeulx : je n'ay point d'esprit familier, mais il ne m'est guières arrivé malheur que mon esprit ne l'aye prédit; je taschais toujours à me l'ouster de la fantaisie, remettant tout à Dieu, qui dispose de nous comme il luy plaist. Je n'en fis jamais autrement. quoyque les Huguenots, mes ennemys, ayent dit et escript contre moy. »

Il fut grièvement blessé d'une arquebusade en plein visage.

### IV. — Vision d'un feu par Charles IX

Un peu avant ses noces, comme Charles IX chassait dans la forêt de Lyons, près de Rouen, il vit apparaître un feu « de la hauteur d'une picque »; les veneurs et les piqueurs s'enfuirent ; mais le roi, sans s'effrayer, tira l'épée, et poursuivit le feu jusqu'à ce qu'il s'évanouît. Il dit plus tard à Brantôme et à d'autres témoins n'avoir ressenti de la frayeur qu'après sa disparition. Alors il dit cette oraison, que son précepteur lui avait apprise : « *Deus, adjutor meus, sis mihi in Deum adjutorium meum.* » (V. 272) (1).

*Pour copie conforme :*
TIMOTHÉE.

(1) M. le Dr Rozières dans le fascicule du 15 septembre 1904, a posé une question sur les hommes du feu qui, dit-on apparaissent vers le Rhin, non loin de Dusseldorf.

# Est-ce le futur Roi de France ?

(DEUXIÈME ARTICLE)

L'*Echo du Merveilleux* a bien voulu insérer, dans son numéro du 1er août, un article où je disais qu'en appliquant la dénomination de « grand Chyren Selin » au personnage qui doit réaliser plus de cent quatrains des Centuries, Nostradamus semble avoir désigné le jeune prince Henri de Bourbon, arrière-petit-fils de Louis XVII.

Qu'on me permette aujourd'hui d'ajouter, si extraordinaire que cela soit, — toujours, si on le veut, à titre de curiosité, — que Nostradamus a connu à l'avance mon interprétation et qu'il l'a formellement approuvée.

Mon rôle s'est réduit à bien peu de chose, assurément. Tandis que l'abbé Torné traduisait « grand Chyren Selin » par « grand Henri du port de la Lune », j'ai mis « grand Henri de Lunel » ; et, ce simple changement, je l'ai fait tout à coup, par hasard, sans autre préoccupation que de serrer le texte de plus près. Tout le monde jugera comme moi que cela ne mérite aucun éloge. Eh bien ! ce n'est pas l'avis de Nostradamus : il ne consacre pas moins de seize vers à annoncer ma découverte, et il finit par laisser entendre, on va le voir, que j'ai trouvé la véritable panacée universelle.

Lorsque Vénus du Sol sera couvert,
Soubs l'esplandeur sera forme occulte ;
Mercure au feu les aura découvert,
Par bruit bellique sera mis à l'insulte. IV. 28.

Le Sol caché, éclipse par Mercure,
Ne sera mis que pour le ciel fécond :
De Vulcan Hermès sera faicte pasture,
Sol sera veu pur, rutilant et blond. IV. 29.

Plus onze fois Luna Sol ne vouldra,
Tous augmenté et baissez de degrez,
Et si bas mis que peu or on coudra,
Qu'après faim, peste, descouvert le secret. IV. 30.

La Lune au plein de nuict sur le baut Mont,
Le nouveau sophe d'un seul cerveau l'a veu :
Par ses disciples être immortel, semond,
Yeux au midi, en seins mains, corps au feu. IV. 31.

Les premiers quatrains, parlant de faits qui n'ont pas encore eu lieu, ne sont évidemment pas susceptibles, à l'heure actuelle, d'être entièrement expliqués; cependant nous y voyons apparaître, sous l'image d'astres connus, plusieurs des figures, esquissées ailleurs, qui auront leur place dans les événements prochains : Ænobarbe, Mercure fleur de lis, un grand Hercule. En même temps, Nostradamus profite de l'assimilation que faisaient les alchimistes entre les corps du système solaire et les substances minérales pour comparer les destinées qui s'élaborent, aux opérations du grand œuvre. Tour à tour, les différents éléments se modifient, se désagrègent, entrent en lutte avec le feu, et puis, la matière vile disparaissant, il ne reste plus en présence que les deux métaux précieux.

Il trouve alors moyen, sans abandonner le langage hermétique, d'indiquer l'époque de nativité de Chiren S-lin : « Plus onze fois, — dit-il, — Luna Sol ne vouldra ». De quelque façon qu'on complète l'ellipse, on ne peut traduire que de deux manières :

Le Soleil (or) repoussera la Lune (argent) *plus de onze fois*, c'est-à-dire douze fois ; ou bien : *plus onze fois*, c'est-à-dire dix fois. D'autre part, d'après un livre ancien de Roussat sur « la mutation des temps », le Soleil a pris le gouvernement du monde en 1887 ou en 1889 ; Nostradamus, n'ayant pas à trancher ce point, a donc eu soin de donner une solution double et, soit que l'on compte 1887 plus 12, ou 1889 plus 10, on obtient toujours 1899, année au 17 novembre de laquelle est né le prince « Henri le Lunellois ».

A partir de ce moment décisif nous voyons, dans la suite du récit, la valeur des métaux baisser ou augmenter de degré : l'or perd de son prix et n'est plus que rarement frappé ; l'argent, au contraire, prend de plus en plus le dessus ; et, après une dernière série d'épreuves, la Lune, qui ne fait qu'un avec celui-ci, dominant toutes choses, réalise enfin la transmutation des métaux et les autres merveilles attendues.

Personne n'avait encore pu pénétrer ce mystère; mais voici qu'en rapprochant « Chyren » et « Lunel », j'ai résolu l'énigme et conquis l'honneur (c'est Nostradamus, par le mot « sophe », qui le dit) d'avoir découvert le secret de la pierre philosophale.

« La Lune de ma prophétie, affirme-t-il, en pleine « obscurité de la nuit, sur le haut du mont qui cache « aux regards les astres encore à l'horizon, la nou« velle sagesse d'un seul cerveau l'a vue. Ceci arrivera « lorsque le traducteur des Centuries, que ses dis« ciples rendront immortel, demi-dieu, sera déjà « descendu dans sa tombe, ayant les yeux au Midi, les « mains sur la poitrine, le corps dans les flammes « expiatrices ».

Pour bien comprendre cette allusion, il faut se rappeler qu'après avoir savamment interprété, dans un véritable travail de bénédictin, les quatrains relatifs au passé, l'abbé Torné a voulu trop tôt soulever le voile de l'avenir. C'est ainsi qu'il a annoncé à maintes reprises, comme absolument certain, l'avènement du comte de Chambord. Et, non content de le dire et de l'écrire, il l'a encore buriné dans une gravure, tirée à des milliers d'exemplaires, où il se représente lui-même avec le prophète et les principaux personnages de notre histoire. On y remarque au centre, sous les rayons lumineux qui s'échappent de la Divinité, et déjà porteur du grand cordon, insigne des souverains, le petit-fils de Charles X, s'apprêtant à recueillir l'héritage de ses pères. Au contraire, on distingue avec peine, sur un plan plus reculé, un simple profil de l'infortuné Louis XVII.

C'est cette erreur, compréhensible sans doute, inévitable peut-être, que Nostradamus reproche ironiquement à son interprète. Après lui avoir dit en d'autres endroits : « Denys n'a sceu secret... et à quoy tu t'amuses ? » il lui répète ici que, si bien qu'il ait réussi pour tout le reste, il a fait fausse route sur la question essentielle et primordiale qui est le but et le couronnement de la prophétie.

Qu'on m'excuse de m'être personnellement mis en cause ; mais il m'était impossible de faire autrement pour présenter cette thèse que je n'avais pas encore entrevue lorsque j'ai écrit mon premier article. C'est bien le cas de répéter ici le vers de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Qu'on s'étonne beaucoup au premier abord, je le comprends : mais enfin il est certain que Nostradamus, dans le quatrième quatrain, a voulu dire quelque chsoe, qu'il y vise l'interprétation de son œuvre, qu'il

y annonce la solution d'un problème depuis longtemps cherché en vain. Or, les traducteurs du philosophe de Salon ne sont pas tellement nombreux qu'on puisse s'y perdre, les grandes questions qui nous préoccupent se réduisent après tout à quelques-unes, et dès lors qu'une affirmation comme celle-ci n'est pas absolument inadmissible, il serait irrationnel de la rejeter sans examen.

ELISÉE DU VIGNOIS.

*P. S.* — L'abbé Torné a dit : « Bordeaux » ; j'ai vu : « Lunel » ; un troisième ne pourrait-il pas mettre... par exemple : « Lunéville », y trouver un Henri, et se prévaloir à son tour de l'assentiment de l'auteur ?

Pour ne laisser place à aucun doute et éviter toute méprise, Nostradamus a écrit au 66e quatrain de la cinquième centurie :

Non eloignez d'aqueduct ruine,
De Sol et Lune sont les luisans métaux.

« C'est à peu de distance de Nîmes, ville où sub-« sistent des ruines de l'aqueduc célèbre qui y con-« duisait les eaux du Gardon, c'est à Lunel, qu'il faut « chercher les princes, brillants métaux et joyaux de « prix, issus du sang des rois de France ».

— Prière de vouloir bien faire, dans les deux derniers paragraphes de mon précédent article, les rectifications suivantes : *A « l'Ogmion » ou Hercule Gaulois* ; et : *c'est un peu pour prendre date.*

E. V.

## LES REMÈDES DE BONNE FEMME

MONSIEUR,

Je trouve, dans l'*Echo* du 1er juillet, mention de guérisons obtenues par l'emploi de cataplasmes d'oignons crus. Ce procédé me fut indiqué aussi pour la guérison du charbon. La personne qui me l'indiqua le tenait d'une autre qui l'avait employé avec plein succès dans un cas où le médecin consulté désespérait du malade et avait autorisé, tout en s'en gaussant, l'emploi du remède.

Voici ce qui se passa : le cataplasme fut posé sur la plante des pieds et levé le lendemain matin ; il causa de fortes souffrances et détermina un phlyctène énorme.

Le phlyctène percé, il en sortit une abondance d'une humeur fétide, mais le malade fut sauvé.

J'ai pensé que ce fait, venant en confirmation de la lettre de M. le baron de Novaye, valait la peine d'être signalé.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J. DE BODARD.

Château des Bordes, par Pont-Levoy (Loir-et-Cher).

## A PROPOS DU FLUIDE HUMAIN

*Quelques considérations sur le fluide humain et ses applications pratiques* (1)

On pourrait essayer aussi avec une substance comestible, ou simplement de l'eau (2), le fluide ainsi serait sûrement absorbé avec la substance.

Mais, dira-t on, qui prouve que le fluide attiré par les pointes se condense dans la cire et ne s'échappe pas, ne se répand pas au meuble ou à l'objet sur lequel la cire est placée?

Pour cela il faudrait connaître quelles sont les substances conductrices du fluide humain et quelles sont les substances réfractaires qui ne l'emmagasinent pas et qui pourraient servir d'isolateurs.

Ces substances connues, on pourrait emmagasiner le fluide humain, et avoir des réservoirs, des piles de fluide humain accumulé, à l'instar des piles électriques.

Nous sommes amenés ici à constater la différence du fluide humain et de l'électricité ordinaire. Tandis que le verre sert d'isolateur à l'électricité, il emmagasine le fluide humain.

Il faut donc chercher autre chose.

Le fluide s'échappe, s'extériorise plus par certaines parties du corps que par d'autres ; par l'extrémité des doigts en particulier, et la corne, les ongles ne sont que du fluide accumulé et matérialisé.

Avez vous remarqué qu'on ne peut passer les ongles, l'extrémité des doigts, sur certaines surfaces lisses et vernies, telles que des cartes de visite glacées, sans éprouver une sorte d'agacement assez prononcé que l'on cherche à éviter parce que, accentué, il crisperait.

Ceci s'explique : La matière glacée réfractaire au fluide ne l'absorbe pas ; si par un mouvement des ongles à rebours du sens fluidique vous dégagez du fluide, projeté sur le vernis, ce fluide non absorbé occasionne un choc en retour, les vibrations fluidiques projetées par vous rencontrant une résistance reviennent en arrière, et, en produisant un remous, un contre-courant dans la circulation fluidique, occasionnent un trouble désagréable, une crispation de tout l'être.

Les vernis sont-ils la seule substance réfractaire au fluide et par suite susceptible de l'emmagasiner en en empêchant la déperdition ? Il peut y en avoir d'autres.

Pourquoi le caoutchouc, vêtements ou chaussures

(1) Suite et fin. Voir le no du 1er août.

(2) Voir ouvrage de M. Bué : façon de magnétiser un verre d'eau.

sont-ils chauds et peu recommandés au point de vue hygiénique ? C'est qu'ils ne laissent pas passer le fluide comme un autre tissu ; le fluide s'emmagasine, s'accumule, se transforme en chaleur, puis se matérialise en déchet ou sueur.

Ces vêtements ne sont pas sains parce que, du même fait, ils modifient ou empêchent la circulation odique.

(Chaleur est à fluide ce que forme est à force ou, pour mieux comprendre, ce que corps est à l'âme.)

Pourquoi disons-nous qu'un vêtement est chaud ? Quand nous disons qu'un vêtement est chaud, ce n'est pas que tel ou tel morceau d'étoffe dégage de la chaleur par lui-même.

C'est, a-t-on coutume de dire, parce que l'air ou le froid ne passent pas ; soit, peut-être, mais aussi et surtout parce que le fluide s'y loge, y demeure, est tamisé, retenu par le vêtement et ainsi se transforme en chaleur en s'accumulant (1). Mais en s'accumulant sans être comprimé, sans entraver la circulation ou respiration odique.

C'est ainsi qu'un vêtement ample est plus chaud qu'un vêtement étriqué et trop ajusté (2). C'est ainsi qu'un tissu épais, un tricot à mailles larges où l'air peut passer est plus chaud qu'un tissu à contexture très serrée, très fine. Car il ne suffit pas que l'air ne passe pas, il est plus nécessaire que le fluide trouve matière où se fixer et demeurer.

Le papier, le caoutchouc, laissent peu passer le fluide, ils sont chauds comme vêtements et peu recommandés parce qu'ils empêchent la respiration odique, et l'air ambiant d'être en rapports et échanges réguliers avec le fluide.

Quand parfois on soulève sa coiffure d'un geste machinal comme pour se dégager de quelque chose d'invisible, c'est que trop de fluide s'est accumulé et que la respiration (3) demande à être rétablie.

De même on s'explique ainsi pourquoi les revenants ou apparitions d'êtres défunts sont toujours revêtus de leurs vêtements ; le fluide a pris la forme des vêtements en les enfluidant, et ils appartiennent ainsi au corps astral, en font partie intégrante, comme la physionomie ou l'expression de visage fait partie intégrante de l'individu et le caractérise.

Pour en revenir au côté pratique de notre sujet, en conséquence de ce qui a été exposé plus haut, nous voici donc, sans trop de tâtonnements, incités à des expériences faciles pour utiliser le fluide humain ; et cela au moyen de pointes, de cire ou pâte et de carton glacé ou vernis.

Mais là, l'expérience et quelques tâtonnements pourront nous apprendre la meilleure façon de procéder. En effet, il faudra savoir et essayer si la forme des pointes, leurs dimensions, direction, la composition d'un métal plutôt qu'un autre, etc., etc., peuvent amener à des résultats préférables, si l'imposition des mains, la coopération consciente ou involontaire de plusieurs personnes peut avoir des résultats rapides et concluants. Et pour tout cela, il y a bien un certain nombre d'expériences à tenter de diverses façons et dans diverses conditions.

L'*Echo* a relaté, ces années dernières, sur mon initiative, une expérience intéressante, relative au fluide humain, puisée dans le livre de M. Bué : *Le Magnétisme curatif*. Il s'agissait de l'action du fluide sur des fleurs, des plantes de petite dimension qui prenaient un développement rapide et inusité par la simple imposition des mains et du regard. Si les pointes attirent le fluide, je proposerai cette expérience facile : Placez tout autour d'une plante, dans la terre d'un pot de fleurs, un cercle de pointes rayonnant au dehors par la pointe, tandis que l'autre extrémité aboutirait près des racines. Des aiguilles ou des épingles un peu longues peuvent servir à cette expérience. Ayez deux plantes semblables chez vous, faites l'expérience sur l'une et non sur l'autre. Si la plante entourée de pointes prend un développement plus grand ou plus rapide que sa compagne, l'expérience est concluante, les pointes auront attiré le fluide des personnes à portée au profit de la plante.

Je dirai alors au collaborateur de l'*Echo* atteint de surdité (*Echo* du 15 fév. 1906) : Composez-vous une armature, une coiffure quelconque avoisinant et entou-

(1) Ou plutôt il (le fluide) forme une sorte de cuirasse, de vêtement, de réserve de force et de chaleur entre nous et l'air froid extérieur contre lequel il nous protège. Le vêtement, en maintenant et arrêtant le fluide autour du corps, nous évite la fatigue d'en fabriquer ou émettre de nouveau et en permanence une trop grande quantité pour réagir contre le froid. Chez les animaux non vêtus, ce travail ou phénomène donne naissance au poil qui est du fluide matérialisé au même titre que la corne ou les ongles.

(2) Parce qu'il permet d'abriter et d'accumuler une quantité plus épaisse, plus considérable de fluide.

(3) Respiration égale ici circulation, équilibre odique résultant des échanges et du contact perpétuel entre toutes choses. Le fluide et l'atmosphère ambiant réagissent l'un sur l'autre aussi bien que les molécules chimiques de deux corps quelconques mis en contact. « Tout se tient et s'enchaîne ». *Non facit saltus natura*. C'est une des lois de la vie constituant la vie qui anime tout. Ces échanges sont inévitables, indispensables et nécessaires ; il importe qu'ils ne soient pas entravés et s'accomplissent dans de bonnes conditions pour que l'harmonie et l'équilibre, qui sont la santé, existent. Si l'équilibre n'existe pas la nature instinctivement lutte pour le rétablir. Si le déséquilibre est plus fort, c'est, comme conséquence, maladie ou mort.

La sympathie et l'antipathie irraisonnée ont pour cause, dans bien des cas, le choc de fluides hostiles qui réagissent mal l'un sur l'autre.

rant vos oreilles, armature de cire, par exemple, barbelée de pointes, et portez-la dans le cercle de votre famille ou d'amis bien disposés pour vous. Si le fluide vous manque et cause votre surdité, vous récupérerez ainsi ce qui vous manque, de même que la petite plante s'est assimilé le fluide des personnes environnantes.

Au sujet de plantes, j'ajoute ceci : Si une petite et faible plante peut profiter du fluide humain, l'être humain pourrait probablement profiter du fluide émanant d'une plante plus forte que lui, d'un arbre par exemple.

Nous avons tous lu dans Mayne-Reid ou Jules Verne l'aventure de ces voyageurs passant une nuit sans s'en douter sous l'arbre de la mort, le mancenillier, dont ils ignoraient les propriétés ; ils endurent les pires souffrances sans se les expliquer, jusqu'à ce qu'un indigène du pays les avertisse. Ceci prouve l'influence des arbres sur le fluide humain ; la plupart des arbres ne sont pas maléfiques.

S'ils sont une source de fluide assimilable à l'homme par contact direct ou autrement, il y a là, sans doute, une thérapeutique facile, aisée, qui n'est pas à dédaigner, pouvant être plus efficace qu'on ne le pense, et qui pourrait être étudiée avec profit.

Les animaux plus vivaces et robustes que l'homme peuvent être aussi des réservoirs de fluide utitisable en thérapeutique, la fégathothérapie l'a déjà prouvé ; mais pour se servir de foie frais, il faut tuer l'animal : c'est employer le fluide en en tuant ou détruisant la source.

C'est en quelque sorte, pour employer une comparaison, se nourrir, après les avoir tuées, de la vache laitière ou de la poule qui pond, et par suite perdre les aliments (lait et œufs) qu'elles peuvent donner de façon suivie.

Les êtres animés étant des fabriques de fluide, mieux vaudrait utiliser ce fluide sans en détruire la source.

Pour cela, il est encore nécessaire d'observer et d'étudier ; il faudrait par exemple déterminer les points où le fluide peut être plus spécialement recherché et diriger sur le sujet malade le fluide vital de l'animal ; un fil conducteur, supposons, serait enroulé en spirale pour la transmission du fluide sur l'un et l'autre sujet, le producteur et le récepteur, ou par contact direct : imposition plus ou moins prolongée d'une main, ou sans contact direct : par vide, conduit pneumatique, ou proximité prolongée dans un même local.

Les expériences ou cures de une ou deux heures par jour, suivies avec quelque persévérance, peuvent amener des résultats appréciables et sont tout au moins à tenter.

Pour bizarre que paraisse l'idée, qu'en coûterait-il par exemple à un malade cherchant à se rétablir à la campagne, de choisir, dans un bois touffu et retiré, un emplacement où les lianes sans épines auraient belle végétation. Sans couper la plante, en lui laissant toute sa vitalité, qu'il s'enroule deux heures par jour dans les replis d'une liane des bois et se repose ou lise adossé à un arbre.

Tel qui commencera en riant et sceptique, mais saura persévérer un mois dans l'expérience, finira peut-être par estimer que cette cure, pour simple et originale qu'elle soit, vaut bien une saison d'eaux minérales quelconques.

En résumé la question se pose et se ramène à ceci :

Prendre le fluide là où il est, le diriger ou emmagasiner là où besoin est, là où l'on veut et enfin, troisièmement, l'absorber, l'assimiler : au total trois points sur lesquels doivent porter les recherches et études de tous ceux que la question peut intéresser.

Cette force qu'est le fluide humain est, on peut le dire, non seulement à peu près inconnue mais aussi perdue pour tous ; nous l'ignorons alors que nous devrions savoir et pouvoir en disposer, en étant les légitimes propriétaires.

J'ai émis quelques idées et aperçus personnels à ce sujet, que chacun en fasse autant ! Que les chercheurs de bonne volonté se groupent, s'unissent, échangent leurs vues et les étudient sans esprit de parti, sans acrimonie ni jalousie, mais dans un but désintéressé et élevé. De ce concours de bonnes volontés, dont on éliminerait soigneusement tout germe morbide (mauvais vouloir ou parti pris), les découvertes les plus inattendues et les plus profitables à l'humanité pourront surgir.

A l'étude ! et que les chercheurs et penseurs de bonne volonté se rallient, se groupent s'entendent et mettent leurs efforts en commun. Ce qu'un seul ne peut est possible par l'union de plusieurs, il s'agit d'agrandir le domaine du « connu » en explorant et conquérant quelques territoires de l'immense « inconnu ».

Avant de terminer je voudrais préciser un point et me permettre encore une ou deux remarques.

J'ai parlé plus haut, au sujet d'expériences à tenter : de la forme des pointes ; je précise, pour les critiques qui voudraient dire qu'une pointe est toujours une pointe et voudraient rire avant d'avoir compris ; j'ai voulu dire qu'une pointe ou un corps pointu, c'est-à-dire terminé par une pointe, peut être : rond comme un clou ou une aiguille, cylindrique ou renflé par endroit, lisse ou rayé, quadrangulaire, plat comme

une lame ou en croix comme une baïonnette Lebel ou en rosace, ou en étoile, etc. La pointe peut être fine, lisse ou biseautée, cylindrique et creuse comme une plume d'oiseau taillée pour écrire ou comme la pointe d'une seringue Pravaz.

Une pointe peut être droite ou recourbée, simple ou double ou triple, ou en forme hameçon, etc., etc.

Une pointe peut être en métal, or, acier, fer ou autre, enfin à l'extrémité opposée elle peut être terminée par des radicelles de formes diverses, etc., etc. C'est là qu'il y a matière à tâtonnements, études, expériences.

Maintenant une remarque :

Les individus employés à la profession de boucher, charcutier ont généralement, il est facile de le remar quer, un tempérament d'apparence florissante, allant parfois jusqu'à la pléthore; il est permis de penser que le fluide émanant des viandes fraîches au milieu desquelles ils vivent y est pour quelque chose.

L'odeur seulement, dira-t-on : d'accord, mais qu'est-ce qu'une odeur, un parfum, sinon un modalité ou une forme du fluide, peut-être à un titre encore plus subtil que la chaleur.

Donc encore un point de contact par où saisir ou absorber le fluide, à noter et étudier.

De même la musique.

La musique peut augmenter la production du fluide, le dégager, le porter peut-être.

J'ai parlé de la sensation désagréable, du choc en retour produit par le frottement à rebours des ongles sur certaines surfaces, certains corps. Cette même sensation de choc en retour, d'agacement spécial, se produit à certains sons discordants (fausses notes, freins de tramways qui grincent, morceaux de craie au tableau noir, etc.).

En l'occurrence ce n'est pas à proprement parler le physique en lui-même qui pourrait être directement affecté par ce qui n'est ni physique, ni visible; nous ressentons pourtant un choc, un heurt désagréable : de même on sursaute à une détonation : c'est le corps fluidique qui, heurté, réagit sur le physique. Ce qui le heurte, n'est qu'un son, un son transmetteur d'une force qui n'est qu'une modalité fluidique. Le chien hurle à l'audition de sons discordants; c'est qu'il est péniblement affecté, non physiquement, mais dans son fluide vital.

Donc à noter ce point de contact avec le fluide par les sons, par la musique ; ce point acquis, étudier et voir comment diriger, augmenter ou assimiler le fluide au moyen de sons ou de morceaux de musique.

Les anciens d'ailleurs avaient reconnu avant nous les bons effets curatifs et thérapeutiques de la musique. Ils s'expliquent, si on admet que la musique transporte du fluide ou tout au moins agit sur le fluide.

A. DE LAGLAM.

Février-juillet, 16 1906.

# UN PIC QUI S'ENFONCE : LE CHAÏBA, EN ALGÉRIE

Voici un fait mystérieux, relaté par le *Patriote de Normandie, Nouvelliste de Rouen*, du 9 novembre 1883 ; qui pourrait bien nous dire ce qu'est devenu depuis cette époque l'étrange phénomène alors signalé ?

Laissons parler la feuille normande :

En attendant que le calme se fasse dans les esprits comme dans les entrailles du sol, il n'en est pas moins vrai qu'il se passe sur notre planète des faits étranges. Un des plus singuliers est à coup sûr celui dont la province de Philippeville est en ce moment le théâtre. (*C'était après les sinistres d'Ischia, Java, etc.*)

Philippeville a eu récemment son tremblement de terre. Les conséquences en ont été relativement anodines et ne se sont pas traduites par des dommages bien sérieux.

Mais voici qu'à la suite de cette façon de fausse alerte, un phénomène extraordinaire est en se train de se produire.

Dans le massif montagneux de l'Edough existait — existe encore, en partie, du moins — un pic nommé le Chaïba Ce pic, situé sur les limites des forêts de l'Oued et de l'Aued, mesurait, il y a quelques jours, une altitude de 704 mètres. Or, il ne mesure plus aujourd'hui, tant s'en faut, cette même hauteur. Car, depuis quelques jours, il s'enfonce dans la terre d'un mouvement continu. Chaque jour, il diminue de 50 à 60 mètres.

Un pareil fait semblerait incroyable, si la réalité ne nous en était attestée par des témoins oculaires dont le *Moniteur algérien* reproduit les récits.

Détail à la fois curieux et terrible : le sommet de ce pic est habité. Depuis quelques années, une famille indigène s'y est fixée. Ces malheureux gens sont là, sur cette montagne qui s'abîme sous leurs pieds, descendant avec elle dans un gouffre insondable. Regagner la terre ferme ? Impossible. Car tout autour de la montagne un précipice s'est creusé, l'entourant d'un vide infranchissable. Les habitants des environs, impuissants à leur porter secours, en sont réduits à regarder avec stupeur le lent affaissement de cette masse gigantesque.

Aux alentours, rien, pas la moindre perturbation, pas la moindre secousse. Les bords extérieurs du

précipice restent immobiles. Supposez l'enlisement d'un homme perdu sur une grève. C'est le même mouvement de descente, le même ensevelissement régulier et implacable. Aux dernières nouvelles parvenues à Paris, la montagne s'était déjà enfoncée de 400 mètres.

Si son mouvement ne s'arrête pas, les malheureux qu'elle entraîne avec elle sont infailliblement perdus.

On ajoute que 100 hectares environ de vignes, sur le point d'être vendangées, sont déjà englouties.

En 1883, l'*Echo du Merveilleux* n'existait point pour relater ce fait, unique peut-être dans l'histoire, d'un pareil effondrement de montagne.

Mais quelqu'un ne pourrait-il point donner la suite de ce tragique événement, que nous transcrivons d'après une coupure de journal, retrouvée par hasard dans un livre de l'époque ?

Il serait, en effet, fort intéressant d'en connaître l'issue.

Nous nous permettons seulement ici cette remarque : Comment se fait-il qu'on n'ait pas eu recours aux échelles ou cordes de sauvetage, les meilleures des perches assurément pour ces naufragés d'un nouveau genre ?...

Cette réflexion naît tout naturellement de la remarque précitée que *les bords du précipice restaient immobiles.*

Alors, il devait être possible de les fixer d'abord sur la terre ferme, puis de les lancer sur celle qui s'effondrait, ce nous semble.

Enfin, qu'a-t-on fait ou tenté ?

Léo Franc.

# DE L'EMPLOI RATIONNEL
## DES TALISMANS

A propos d'un de mes articles sur les talismans, plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander des renseignements supplémentaires. Je les donne volontiers ici pour en faire bénéficier tous les lecteurs de cette revue.

Par suite de l'enquête faite par moi sur la matière, et dans laquelle j'ai eu le concours de tant de bonnes volontés, j'ai reçu des confidences du plus haut intérêt. En les rapprochant, je suis arrivé, on le sait, à cette conclusion : que l'usage des talismans donne des résultats dans la proportion approximative de quatre-vingt-dix positifs contre dix négatifs.

D'où on devrait inférer que, dans des cas très rares, le talisman ne produirait pas l'heureux effet qu'on en attend ou qu'on lui attribue.

Ces cas sont-ils prouvés ?

J'inclinerais à croire qu'ils existent plus dans l'apparence que dans la réalité.

La preuve, c'est que le même talisman qui vient de laisser une déception à telle personne réussira immédiatement après à quatre, dix autres personnes qui l'emploieront successivement.

Ce qui tiendrait à démontrer que l'insuccès provient, le plus souvent, non du talisman, mais de ce que, sans doute, on a négligé certaines conditions absolument nécessaires ou qu'on n'a tenu aucun compte de certaines circonstances de *temps*, de *lieu*, de *personnes* ou de *situations*.

En effet, les talismans appartiennent, soit au règne végétal, soit au règne minéral, soit à des substances combinées en des proportions très diverses. Or, il est évident qu'à ce seul titre, comme tous les éléments créés, ils doivent avoir une propriété naturelle, certaine, et, par suite, une efficacité spéciale, infaillible, dans telles et telles conditions bien déterminées.

Voyez plutôt les vertus merveilleuses que la Providence a mises en tel nombre et avec une si prodigieuse variété dans les substances les plus communes ! C'est par milliers qu'elles resplendissent dans l'infini domaine de la nature, dans ses fleurs, ses herbes, ses sucs, ses essences, ses arômes, comme dans les savants laboratoires de la médecine, de la pharmacie, de la chimie et de la physique.

Relativement à la seule influence sur notre corps, que de propriétés admirables, inexplicables, dans les éléments les plus simples.

Si, parmi tant d'éléments, il en est qui nous affaiblissent, il y en a qui nous fortifient ; comme ils peuvent être la mort, ils peuvent être le réconfort, la résurrection et la vie. Il en est de laxatifs comme les amers ou les sels de magnésie ; d'émétiques comme l'ipécacuana ; de soporatifs comme le laudanum ou l'opium ; d'énivrants comme les spiritueux ou le haschich des Indiens ; de stupéfiants comme les narcotiques ; d'insensibilisants comme le chloroforme et les divers anesthésiques.

En tous, et dans des centaines d'autres, c'est le mystère à jet continu.

Quoi d'étonnant qu'il y ait des propriétés analogues, plus mystérieuses encore, dans les substances simples ou composées qui forment le domaine des Talismans ?

Seulement, il en est des talismans comme des substances curatives, par exemple : il faut les employer à bon escient et avec discernement.

Que diriez-vous d'un malade souffrant d'une phlébite et qui, pour se guérir, prendrait l'élément végétal ou chimique réservé pour les cas d'entérite ?

Vous diriez que c'est un ignorant ou un fou.

Il m'apparaît qu'avec les talismans beaucoup de gens commettent les mêmes erreurs et sont plongés dans les mêmes ignorances.

Quand on veut suivre un régime qu'on croit utile ou nécessaire, on fait faire d'abord le diagnostic de son

mal par un homme compétent. De même, quand on veut obtenir un effet physique, il faut employer à la fois et les éléments et les procédés capables de le produire. C'est ainsi que pour prouver ou exercer le pouvoir magnétique de l'aimant, vous lui présenterez une aiguille d'acier et non un morceau de bois ou une lame de plomb.

On me concédera qu'il faut au moins autant de jugement et de bon sens élémentaire dans l'emploi des talismans. Car il en est de tout genre et de toutes substances; tous n'ont pas la même vertu intrinsèque; tous ne poursuivent ni n'atteignent le même but.

Il en est que tout le monde s'accorde à trouver merveilleux, comme le talisman de Jupiter, pour mener à bien les affaires d'argent ou de situation, le talisman de Vénus pour maintenir en bon état les choses du cœur ou du foyer conjugal, la mandragore pour attirer invinciblement à soi les affections ardemment désirées. Il en est d'autres comme l'œil d'adad, l'agate herborisée, le jaspe, la calcédoine, dont les propriétés sont aussi curieuses que diverses.

S'ensuit-il qu'on puisse en faire usage à tort et à travers? Evidemment non.

Pour les employer utilement et rationnellement, c'est-à-dire en conformité avec une foule de circonstances souvent fort complexes de notre présent ou de notre avenir, il faut des connaissances très particulières que ne possèdent pas, habituellement, même les plus versés dans le Merveilleux et l'Occultisme.

Pour me résumer : dans la question des talismans, il faut, avant tout, éviter de faire fausse route. Pour cela on devra, ou consulter un voyant éprouvé qui pourra vous guider par la lumière de la vision télépathique, ou recourir à des spécialistes autorisés. Parmi ces derniers, je ne crains pas d'affirmer à nouveau que la compétence la mieux établie et la mieux justifiée est celle de Mme Kaville, rue de Grenelle, 187.

Comme sa collection est la plus riche, son expérience est aussi la plus incontestable.

MARQUIS DE KERNOY.

# La Boîte aux faits

Moulins, le 2 août 1906.

MONSIEUR,

On m'engage à vous faire parvenir cette relation, comme pouvant prendre nombre parmi les faits que vous collectionnez :

Le mardi 31 juillet, à 9 h. 50 du matin, sans cause ni raison, un fort coup de pétard avec tous ses effets physiques (fusée et éclats de lumières), se produisit dans la bibliothèque vitrée de ma salle à manger. Je suis aussitôt allé auprès de ce meuble me rendre compte du résultat du coup, et rien n'a été dérangé, ni cassé, ni taché.

Ce coup fut aussi fort qu'un coup de fusil et précédé de trois coups plus légers, annonciateurs du phénomène. Le coup parti, des étincelles jaillirent à plus d'un mètre de distance, c'était comme des rayons lumineux.

Je n'en aurais rien dit si je m'étais trouvé seul, car j'aurais facilement pu supposer à une hallucination de mon esprit. Mais j'ai un témoin en la personne de ma femme de ménage, femme de bonne foi et à mon service depuis la naissance de mon premier enfant, âgé actuellement de sept ans et demi.

Au moment du phénomène, j'étais prosaïquement en train de faire une cigarette sur le coin d'un buffet de ma salle à manger, se trouvant sur la droite de ma bibliothèque, les murs d'adossement de ces meubles faisant angle droit et la bibliothèque regardant une fenêtre donnant sur une cour et jardin.

Ma femme de ménage et moi parlions de mon petit garçon qui se trouve en villégiature dans la Nièvre avec sa mère et ses deux jeunes sœurs. Nous causions de fusil d'enfant et d'amorces lorsqu'à la prononciation de ce mot le phénomène se produisit.

Me trouvant seul à coucher chez moi, j'allai trouver le curé de ma paroisse, car je suis catholique pratiquant, et mercredi soir, à 6 heures, il vint faire la prière d'usage pour bénir l'appartement, en jetant l'eau bénite sur le meuble en question.

Cette bibliothèque ayant appartenu à ma tante, remplie de sainteté, au point que les religieuses du pays la prient, M. le curé attribue ce fait spirite à elle-même, soit en signe de protestation pour des vers légers que j'ai alors brûlés immédiatement après le phénomène et une première visite à M. le curé, soit à un avertissement pouvant annoncer que l'âme de ma tante quittait le purgatoire pour le paradis ; cette dame était décédée depuis janvier ou février dernier.

Le fait ne s'est pas reproduit depuis. Les vers en question étaient dans cette bibliothèque. Je craignais de mauvaises nouvelles de ma famille et j'apprends qu'elle va bien.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

J. P.

# ÇA ET LA

*Faits de télépathie rapportés par le docteur Descourtilz (1831).*

« Chez M. de Jarente de La Bruyère, alors évêque d'Orléans.

« ... Au château de Meung... une dame s'évanouit au milieu du repas ; on l'enlève, et transportée dans un autre appartement, elle reprend ses sens et s'écrie : « Mon frère vient d'être tué ! » Un des convives, fataliste, prend note du jour et de l'heure, et fait remarquer, plus tard, qu'un courrier, dépêché trois jours après, est venu annoncer au prélat la mort de son parent, tué dans une bataille, à pareille heure, et le même jour...

« Mme Rossignol des Dunes..., veuve de M. de Robuste, avait depuis quelque temps de sinistres pressentiments sur la santé du comte son époux, alors en France. Au milieu d'une nuit, elle se réveille en sursaut, et croit voir entrer dans sa chambre son mari, qui semble lui faire signe de ne pas se déplacer. Cette muette extase dure depuis quelques instants, après lesquels M. le comte de Robuste semble dire adieu pour toujours à son épouse, et l'engage à se retirer chez M. le chevalier Rémoussin, son beau-frère... » Après trente-cinq jours, « l'arrivée d'un

bâtiment venant d'Europe confirme la fatale réalité de son pressentiment, avec tous les détails que nous annonçons, et les volontés dernières du défunt. »

---

*Un coup de tonnerre.*

On lit dans les faits-divers du *Journal de Montmédy* :

« Samogneux, près Verdun. — Le 2 août, la température fut accablante toute la journée. Les moissonneurs, ruisselants de sueur, criaient à tue-tête, en confectionnant les dizaines de gerbes d'un beau blé, bien mûr : « Si seulement une pluie douce venait rafraîchir et la terre et les moissonneurs ! Mais, bast ! nous n'aurons d'eau que par orage. Alors, il vaut mieux s'en passer ; car ce serait vraiment dommage de voir saccager d'aussi riches récoltes ! » Et ces délibérations humaines furent prises et approuvées combien de fois dans cette chaude journée !

Vers minuit, un sourd grondement annonce l'orage. Des éclairs sillonnent bientôt le ciel où courent de gros nuages chargés d'électricité ; vers 3 heures du matin, un coup sec (celui qui fait dire aux braves paysans : Ça y est !) accusait la présence de la foudre. En effet, un voyageur attardé sur la route, entre Brabant et Samogneux, resta comme pétrifié pendant quelques minutes ; car à 100 mètres de l'endroit où il se trouvait, il aperçut une dizaine de fées, la tête en feu, qui se livraient à une danse infernale, pour retomber ensuite dans le néant, à l'arrivée de M. Lejour.

« Le lendemain, de grand matin, les cultivateurs de Samogneux, rendus perplexes par le récit du voyageur, allèrent visiter leurs moissons et constatèrent que les fées étaient tout simplement dix belles gerbes de blé que la foudre avait consumées. »

Le lecteur qui nous communique ce fait-divers pose cette question :

« S'agit-il d'une matérialisation des « Salamandres » de l'occultisme ou d'un phénomène psychique provoqué par la fouder? »

---

*Une image merveilleuse.*

Un incrédule, M. Bertrand, lieutenant-colonel du 72e de ligne, frappa un jour de son épée une pierre du rocher de la Salette et le partagea en deux. A l'instant même la face de Notre-Seigneur se trouva empreinte sur la pierre ainsi partagée. M. Bertrand planta son épée, s'agenouilla et jura de vivre en bon chrétien. Quelques années plus tard, en 1873, il fit le pèlerinage de la Salette. Une supérieure de couvent tient ce récit d'un des amis de l'officier, et l'a communiqué à Mgr Rigaud. (*Annales des Croisés de Marie*, juillet 1906, 19, boulevard du Collège, à Limoges).

---

*Une main mystérieuse.*

Mgr Rigaud a inséré dans sa revue les détails suivants :

Mme Laroche avait mis derrière la vitrine de son magasin les tableaux imprimés du secret de la Salette. Le 21 mai, elle les ôta et les remplaça par un écrin en velours. Le lendemain, l'écrin était tombé : sur le carreau mis à nu, Mme Laroche et son employée aperçurent une main de femme parfaitement dessinée. Il fut impossible d'enlever l'empreinte à l'eau de savon. Le public vint voir le prodige, que signala même *La Croix des Hautes-Pyrénées* ; et Mme Laroche remit le secret à sa place.

Une personne, après Mme Laroche, a écrit à Mgr Rigaud et lui a envoyé un dessin de cette main, dont les doigts sont courbés vers la paume. « Le fond sur lequel se détache l'image est opaque et comme embrumé. »

Ce fait s'est passé à Lourdes.

---

*A propos de la baguette divinatoire*

La gazette *National Zeitung* de l'Allemagne du Nord publie un article intitulé : « Les sources d'eau dans l'Afrique allemande ». A la fin de l'article se trouve ce qui suit : « La nouvelle que l'on cherche des sources d'eau dans l'Afrique du Sud Ouest allemand avec l'aide de la baguette divinatoire, et que ces recherches sont couronnées de succès, a déchaîné dans la bonne ville de Brême une véritable explosion d'indignation. Sur la proposition du géologue Wolff, le gouverneur du Sud-Ouest africain a été blâmé de se laisser aller ainsi aux préjugés et superstitions d'autrefois. Le correspondant termine son article en disant : J'ai assisté moi même à la découverte de sources avec l'aide d'une baguette divinatoire, dans plusieurs endroits de l'Allemagne du Sud, et je puis assurer, qu'ils soient sorciers ou non, que ceux qui savent découvrir des sources, au moyen des baguettes, rendent de grands services à l'agriculture. »

---

*Aveugle guérie par l'eau de Lourdes.*

Certains journaux catholiques belges rapportent le fait suivant :

Le lundi 30 juillet, de nombreux membres des deux confréries du Tiers-Ordre et de Notre-Dame de Lourdes, établies en l'église des Pères Mineurs, à Schaerbeek, se trouvaient dans l'église des Pères Jésuites, à Oostacker, où ils s'étaient rendus en pèlerinage. Tout à coup une jeune fille de vingt sept ans, venue en leur compagnie, Mlle Rosa Petiet, pensionnaire à l'hospice pour femmes tenu dans la rue Gaucheret (Schaerbeek) par des sœurs de la Compassion, et qui était aveugle depuis l'âge de dix-neuf ans, déclara à une voisine qu'elle commençait à voir.

Peu de temps après, au moment où elle se lavait les yeux devant la grotte artificielle avec de l'eau rapportée de Lourdes, elle recouvra complètement l'usage de la vue. Elle en donna des preuves frappantes au milieu de l'émotion générale devant les personnes présentes, parmi lesquelles le Père Jean-Joseph, directeur du pèlerinage, et d'autres prêtres.

Mlle Rosa Petiet se trouve encore à l'hospice de la rue Gaucheret, et l'état de ses yeux se maintient excellent.

---

*Maison hantée*

On écrit de Senlis à l'*Echo de Paris* :

Depuis près de vingt semaines, une famille de quatre personnes, habitant au faubourg de Villevert à Senlis, est sans cesse tenue en haleine par des bruits, des voix mystérieuses, qui, paraît-il, se font entendre dans leur maison. Une fillette qui se trouvait chez eux certain jour assure avoir entendu des bruits surnaturels. D'après la jeune femme, qui habite ladite maison, des voix lui auraient

commandé d'immoler son jeune enfant, âgé de cinq ans. Cette maison hantée excite, dans notre ville, une vive curiosité. Deux prêtres ont béni tout dernièrement la maison, mais les habitants prétendent que les manifestations extraordinaires s'y renouvellent encore.

# A TRAVERS LES REVUES

## RÊVE COMMENCÉ ET TERMINÉ PAR DEUX DORMEURS DIFFÉRENTS

Des *Annales des sciences psychiques* :

Les rêves collectifs sont rares, aussi il m'a paru intéressant de vous faire prendre connaissance de ce cas, bien que son origine supranormale ne soit pas nettement établie :

M. B..., employé de commerce, et Mme B..., résidant à Paris, sont des personnes honorables dont la sincérité n'est pas douteuse. Ils ne se sont jamais occupés de ces questions, et c'est par hasard que j'appris le fait qui nous occupe. Les connaissant personnellement, je fis une enquête le jour même à leur domicile, où j'interrogeais successivement et séparément les deux époux; M. B... me remit ensuite sur ma demande la lettre ci-jointe où se trouve consigné le récit des faits. Il se met, d'ailleurs, entièrement à ma disposition pour en témoigner en personne si c'est nécessaire.

Possédant une collection de portraits auxquels il tient beaucoup, il fut réveillé, dans la nuit du 20 février 1906, par un cauchemar où ces objets tenaient une grande place. Il lui semblait être séparé de sa famille. Comme il rentrait dans une pauvre maison dont il habitait le rez-de-chaussée (il demeure actuellement au 3e étage), il trouve sa porte forcée, des débris de plâtre et de bois gisent sur le sol; son secrétaire, meuble où actuellement sont enfermées ses photographies, est ouvert et en désordre, tous les tiroirs à demi-tirés sont vides ou bouleversés.

En proie à une douleur inexprimable, il reste ahuri, incapable de se remuer même pour s'assurer si tout espoir de retrouver ses chers souvenirs est décidément perdu. Le rêve a été si intense, qu'à son réveil, après avoir constaté qu'il est chez lui en sûreté, il ne peut se rendormir de la nuit.

Mme B..., couchant dans la même chambre, se réveille vers 3 heures du matin après avoir fait le rêve suivant, puis elle se rendort :

A la recherche de son mari, errant dans une rue, désespérée, elle est accostée par un individu qui lui propose la vente de curiosités. Alors elle reconnaît sans hésitation, dans les plus petits détails, les objets mêmes formant la collection de son mari. Son étonnement est grand de les voir en de telles mains et elle en profite pour demander l'adresse désirée. (Les détails du rêve sont vagues en cet endroit.) Enfin elle retrouve M. B..., habitant une chambre au rez-de-chaussée d'une maison de la rue du Ruisseau, à Saint-Ouen. Elle ignorait l'existence de cette rue. Le matin, quand M. B... fit part à sa femme de son cauchemar, les deux époux furent bien surpris de voir la façon singulière dont leurs rêves se complétaient.

M. B..., s'étant trouvé dans un état émotionnel intense, le plus souvent nécessaire à l'envoi d'un message télépathique, d'après la succession des faits, semble désigné comme l'agent. Le percipient, Mme B..., quoique dormant peu, a souvent des rêves très nets dont elle garde bien le souvenir, elle en aurait eu de prémonitoires.

Une explication, qui semble plus simple, vient malheureusement diminuer la valeur de ce cas au point de vue qui nous occupe. D'après les dires de M. B..., il lui arrive parfois de parler pendant son sommeil. Sa femme, interrogée, fait remarquer qu'alors elle se réveille et que jamais son mari n'a prononcé autre chose que des sons inintelligibles.

Néanmoins, la provocation du second rêve par un mot prononcé par le premier dormeur est possible. Il y a moins de raison d'admettre l'hypothèse de la coïncidence fortuite, et celle d'un souvenir commun comme cause de rêves analogues, car les jours précédents M. et Mme B... n'avaient eu aucune crainte de vol.

R. WARCOLLIER.

MONSIEUR RENÉ WARCOLLIER,

« Vous avez été mis au courant d'un rêve fait par moi et qui offre un très curieux rapprochement avec celui que ma femme a fait la même nuit.

« Vous me demandez de bien vouloir vous l'expliquer.

« Voici :

« Dans mon rêve, je n'étais pas chez moi ni dans un endroit connu de moi; j'étais chez des parents ou amis; il m'est impossible de me rappeler l'endroit; ma femme et les enfants n'étaient pas avec moi, car, dans mon rêve, ils n'existaient pas.

« Je me suis trouvé ensuite dans un petit logement au rez-de-chaussée d'une pauvre maison dont je ne puis indiquer ni la rue, ni le quartier; j'étais seul, la porte était ouverte, et à y voir mes meubles je me trouvais être chez moi; c'est alors que j'ai vu les meubles défoncés, les tiroirs ouverts. Il n'y a rien à voler chez moi, mais j'ai des photographies (portraits de parents) auxquelles je tiens beaucoup et ce qui me chagrinait le plus, c'était de les voir disparues.

« Sur cette contrariété, je me suis réveillé tout heureux de me trouver dans mon vrai chez moi.

« Le matin, je dis à ma femme que j'avais rêvé que l'on m'avait cambriolé; c'est alors que sans que je lui donne d'autres détails, elle me raconte son rêve qui, comme je vous l'ai dit, se rapproche du mien.

« Elle rêve que je ne suis plus avec elle et elle ne sait ce que je suis devenu quand, en passant rue Doudeauville, un marchand lui offre des marchandises qu'elle reconnaît tout de suite m'avoir appartenu et parmi lesquelles les photographies; elle a demandé au marchand où il avait pris ces marchandises; c'est alors qu'elle a pu trouver mon adresse qui était rue du Ruisseau, à Saint-Ouen, *dans un rez-de-chaussée.*

« Salutations distinguées.

« V. B... »



*Le Gérant* : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
*Téléphone 724-78*